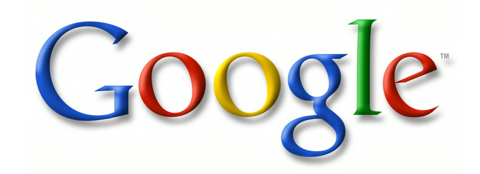
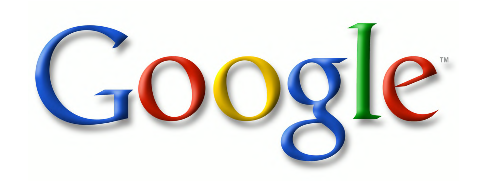



Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

ARMAND LE BAILLY


Quantin Imprimeur

ARISTIDE ET CHARLES FRÉMINE

Armand Le Bailly

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

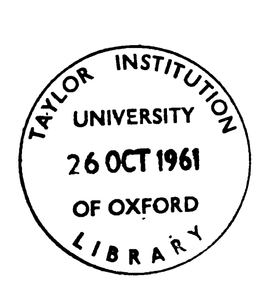
LOUIS RATISBONNE

..... *Ibi tu calentem*
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici.
(HORACE.)



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1877



A M. LOUIS RATISBONNE

Cher poëte et maître,

Nous avons exhumé de l'oubli et tenté de faire revivre un instant ce pâle et frêle jeune homme qui jeta quelques chants qu'on aurait crus sortis d'une poitrine plus robuste; que vous avez aimé, secouru, consolé, et qui, depuis douze ans. se repose dans la mort

Vous connaissez sa vie : nous l'avons racontée fidèlement et pieusement. Nous vous offrons notre livre, persuadés qu'il vous plaira, car, si vous avez l'esprit haut, vous avez le cœur bon, et c'est avec le cœur que vous le jugerez.

Aristide et Charles FRÉMINE.

Paris, mars 1876.



PRÉFACE

C'est vers 1860, quelques mois après la guerre d'Italie, que je fis la connaissance du poëte Armand Lebailly. Je vis entrer chez moi un jeune homme au teint pâle, aux yeux brillants, les cheveux longs encadrant un front large et bombé, mais d'aspect malingre et de tournure paysanesque. Il sautillait un peu en marchant et il parlait avec une volubilité fiévreuse, ponctuant ses phrases courtes et saccadées par une manière de sourire étrange qui

laissait voir des dents sillonnées de ces stries particulières aux malheureux éprouvés par des souffrances et des jeûnes précoces.

Son accoutrement était triste. Je me rappelle son pantalon trop court, sa jaquette d'été au mois de mars, et tout usée. Quant à sa chaussure, il ne serait venu à l'idée de personne de lui dire : « *Mange tes bottes!* » tant il mettait de soin à la dérober, sous le dernier barreau de sa chaise, à une curiosité indiscrète. Je m'attendais à une demande de secours. Il me dit qu'il avait écrit un volume de poésies inspirées par la guerre de l'indépendance italienne, *Italia mia,* auquel M. Legouvé avait bien voulu coudre un mot de préface, et me pria avec ardeur d'assister à mon tour ses débuts poétiques, par quelques lignes dans le *Journal des Débats*. Je fus touché, je l'avoue, en voyant que ce pauvre hère, semblant négliger sa misère, mendiait avidement un brin de laurier. Je lui promis d'annoncer avec sympathie son

livre, et alors il me mit dans les mains le précieux volume, de l'air tout ensemble orgueilleux et craintif d'une jeune accouchée qui vous donne à peser son nouveau-né et vous le dépose dans les bras en tremblant que vous ne le laissiez tomber.

Armand Lebaïlly était le fils de pauvres paysans d'un petit bourg de Normandie. Trop débile pour les travaux des champs, distingué au catéchisme pour son intelligence par le curé de son village, il avait été élevé pour devenir prêtre. Une infirmité de nature, une demi-surdité qui s'accrut par la suite, lui ferma la seule issue ouverte devant lui et le força de renoncer à entrer dans les ordres pour lesquels il n'avait pas de vocation, mais qui lui eussent du moins assuré l'existence. La vocation de ce déclassé par la naissance et la nature, c'était, à vrai dire, de suivre la folle du logis, « celle qui sauve et qui perd »; c'était d'écouter les vers qu'elle lui murmurait à l'oreille et dans le

cœur au milieu des champs et des bois, et de les scander au hasard, plus affamé de célébrité que de pain. Il était ainsi venu à Paris dans le dénûment le plus profond, sans soutien, sans appui. Il s'y créa quelques protecteurs; leur bonne volonté pour lui trouver un emploi fut paralysée par l'état maladif, joint à l'infirmité du pauvre garçon. En quelques années il acheva sa douloureuse odyssée. La maladie et la misère, non le découragement, — il y résista toujours, — avaient eu raison de son corps frêle où battait un cœur généreux, une âme d'artiste et de poëte. Il était vraiment doué, mais la santé et le temps lui ont manqué. Ce n'était pas un Chatterton, sans doute, *the merveillous boy*, l'enfant merveilleux aussi incapable « d'écrire les choses communes qui font vivre » que d'être valet. et qui aime mieux mourir.

Armand Lebailly n'était pas de cette étoffe sublime. Il aurait fait tout ce qu'on eût voulu pourvu que ce fût honnête, il n'aurait repoussé

aucune tâche. Ce n'était pas seulement un rêveur, c'était un travailleur, et il mettait dans sa lutte contre la vie comme dans ses écrits décousus, avec une flamme qui brûlait sans cesse, son âpre énergie de paysan. Il n'appartenait pas du tout, malgré l'apparence, à la bohème littéraire, dont il avait seulement l'espérance vivace et la poétique insouciance. Il n'était ni sceptique, ni joyeusement corrompu, et sa surdité lui interdisait les camaraderies faciles. Il vivait donc seul dans d'infimes garnis quand il avait un gîte, écrivant plus d'une fois à la belle étoile, plaçant comme il pouvait des vers et de la prose de toute sorte, dans les petits journaux ou les revues qui consentaient à l'accueillir. Un soir de misère ne lui arriva-t-il pas, n'ayant pas mangé peut-être de la journée, de composer pour l'*Almanach des gourmands* un article sur la manière de préparer le *plum-pudding!* Pauvre garçon! le travail était, certes, tout d'érudition pour lui! Mais il était

destiné à lui procurer du pain pour le lendemain.

Malgré ses efforts acharnés et la bonne volonté de ses amis, la fatalité l'emporta. La maladie mortelle dont Lebailly portait le germe, hâtée par les privations, le fit échouer à vingt-six ans sur le lit de Gilbert et d'Hégésippe Moreau. Il avait, par une sympathie naturelle, écrit une vie de ce dernier. Cette *Vie d'Hégésippe Moreau*, par Lebailly, vaut mieux, selon moi, que tous ses vers fiévreux, faits de sonorités musicales, où l'élan est généreux, mais la pensée confuse et incertaine. Il disait, le cœur plein de larmes, à sa mère, l'humble paysanne qui l'interrogeait sur le héros de son livre : « C'est un pauvre jeune homme qui me ressemble! »

Un jour que j'allais à la Pitié, hélas! visiter Armand Lebailly, comme je lui demandais affectueusement de ses nouvelles : « Mes nuits sont terribles, me dit-il, je tousse sans arrêter. » Il ajouta tristement : « Mes voisins de lit s'im-

patientent. Je les entends dire : « Quand donc « mettra-t-on celui-là dans la boîte à domi- « nos? » C'est ainsi qu'ils appellent, dans l'argot d'ici, les quatre planches où l'on m'em- portera. » Et dans ses grands yeux bleus je vis une larme.

Un autre jour, je traversais encore une fois la triste salle, entre la double rangée des lits de souffrance; un garçon infirmier s'approcha en même temps que moi de la couchette où gisait le malheureux jeune homme, et lui cria brus- quement : « *Numéro* 11! Qu'as-tu fait de ta fiole? — Je n'aime pas qu'on me tutoie ainsi! » dit Lebailly se soulevant sur son oreiller, et une rougeur de colère empourpra ses joues pâles. « Ah! tu fais le méchant! » reprit le servant brutal. Lebailly effrayé chercha la fiole sur une tablette placée au-dessus de son lit et la remet- tant à l'infirmier, pour la friction qu'il venait lui faire, il lui dit : « Pardonnez-moi, mais dans la maison de mon père je n'étais tutoyé

que par mes parents. » Il dit cela de sa voix la plus douce, comme pour conjurer et adoucir la main du brutal, dont l'office était de s'abattre sur sa poitrine creusée par la phthisie.

Quelques jours après, la mort avait endormi pour toujours et ses douleurs et sa fierté!

Je ne le revis plus depuis cette pénible scène. Quand je revins le surlendemain, on me conduisit dans une salle basse et, sur une dalle pareille aux dalles de la Morgue, on souleva devant moi un grossier sayon de toile qui recouvrait le corps de Lebailly, réservé pour l'autopsie s'il n'était pas réclamé. Cette profanation fut épargnée à sa dépouille. Après une sépulture provisoire à Paris, quelques amis, pour exaucer son dernier vœu exprimé dans les lignes testamentaires écrites sur son lit de mort, ont exhumé ses restes mortels. Lebailly dort pour toujours, comme il l'a voulu, à Gavray, dans son village natal. Éternel, mais doux sommeil, si on le compare à celui que, vivant, il

dut chercher plus d'une fois, faute d'un gîte, sous les arches des ponts de Paris!

C'est cette existence vouée au malheur, ce sont les luttes et le calvaire dont je n'ai donné ici qu'un crayon qu'ont racontés tout au long, avec une fidélité émouvante, deux amis d'enfance et de jeunesse d'Armand Lebailly, MM. Aristide et Charles Frémine.

La véritable et pieuse exhumation, c'est celle-là, ce sont eux qui l'ont faite. Leur étude, prise sur le vif, intéresse comme un roman, sans s'éloigner jamais de la vérité. L'infortune de Lebailly ne leur fournit aucune thèse, aucune déclamation. Ils l'ont racontée simplement, sans chercher à surfaire ni l'homme ni le poëte, sans s'insurger en son nom contre la société marâtre. C'est la pitié qui est leur muse. Et, quand on a lu ce livre plein de larmes refoulées, on n'est pas seulement pris d'un profond attendrissement pour son héros, on est gagné plus encore par les auteurs eux-mêmes.

On les sent jeunes, honnêtes et bons. Ils sont poëtes et on dirait qu'ils ont connu par expérience quelques-unes des misères de leur ami, tant leur sympathie est chaleureuse. Par bonheur leur style vivant, plein de fraîcheur, reflète la force et la santé.

Il fallait des éclaircies à ce lugubre récit. Les auteurs les ont demandées aux clairs et riants paysages de la Normandie, où Lebailly passa ses plus jeunes ans et où il revenait à tire-d'aile dès qu'il en avait les moyens. MM. Frémine ont le don de peindre, et ils se sont plu à faire sourire autour du malheureux ces beautés de la nature qui ont été le seul et bref enchantement de sa vie.

Que si l'on cherche une moralité ou tout au moins une conclusion à cette simple et douloureuse histoire, il n'est pas impossible de les trouver. Quant à moi, elles m'apparaissent dans le fait même de cette publication.

Il y a bien des manières dans ce monde d'être

malheureux. Heureux parmi tant de misérables ceux que la Muse a regardés, fût-ce un jour, et qui dans leur vie pure n'ont regardé qu'elle! Heureux ceux qui ont rêvé la poésie et l'art et les choses idéales! Quelles qu'aient été envers eux les cruautés du sort, et quand même leur œuvre frêle aurait été emportée avec eux, il y a une grâce sur leurs cendres : il y a même comme une bénédiction promise à leur tombe, où ne pousse aucun laurier et qui pourtant fleurit parfois tout à coup et s'éclaire d'un rayon inattendu.

La gloire qu'Armand Lebailly a rêvée, MM. Frémine n'ont pu la lui donner sans doute, mais voyez! dans sa tombe, ils l'ont, après douze ans, appelé par son nom; ils ont inscrit ce nom sur un livre touchant et ils ont mis au moins une juste couronne, celle du martyre, sur le front pâle du poëte endormi.

LOUIS RATISBONNE.



ARMAND LE BAILLY

LIVRE PREMIER

LA PROVINCE

I

LA presqu'île de la Manche est assurément la contrée la plus pittoresque et la moins connue de la Normandie. La mer qui la baigne est profonde, verte, rocheuse, semée d'îles sauvages et charmantes. Des falaises superbes, des dunes houleuses, lui font une muraille de granit et de sable,

et la protégent contre l'assaut des vagues. Si le voisinage de l'Océan y rend fréquents les brouillards, du moins ils sont salubres, ailés, grandioses. Les vents qui vont d'une mer à l'autre y renouvellent sans cesse un air vif et pur. Elle a des collines mouvementées et toutes rouges de bruyères, des vallées sinueuses, coupées de haies de saules et sillonnées d'eaux vives; de larges marais qui, l'hiver, sont des lacs et où paissent, l'été, d'innombrables troupeaux. Çà et là, de vastes landes incultes font de grandes taches brunes au milieu de ses verdoyants labours; de frêles taillis de bouleaux tremblent sur les fougères et les genêts de ses ravines, et les fûts droits et blancs des hêtres découpent leurs sveltes colonnades sur la lisière de ses grands bois. Il s'en dégage une poésie pénétrante et sauvage. Ce n'est pas la Normandie grasse et riche, ce sont les paysages variés, harmonieux, à la fois riants et farouches d'une contrée doucement alpestre.

La population y vit dispersée dans une multitude de hameaux et de villages, dans quelques villes aux gothiques cathédrales et dans de

nombreux bourgs ayant conservé de leur vieux château quelques pans de remparts, quelque tour en ruine et parfois un donjon d'une fière tournure, qui prête à la localité une physionomie particulière.

Les hommes sont plutôt nerveux et bien proportionnés que forts, les femmes plutôt jolies que belles ; leur teint est rose et blanc, d'une exquise fraîcheur, leur chevelure blonde et luxuriante. De même que l'aspect du pays rappelle celui de la Bretagne, qui le touche, la race tient à la fois du Celte et du Normand. Toutefois, elle est moins religieuse que la race bretonne, plus âpre au gain, plus franchement indépendante ; surtout elle porte à un degré extrême le sentiment individualiste et le besoin de l'égalité. Aussi la noblesse est-elle peu nombreuse dans ces contrées et n'y jouit-elle d'aucune autorité. Sédentaire dans les campagnes, la population est voyageuse dans les villes, et des instincts gais et aventureux combattent en elle l'amour du lucre et la soif d'acquérir.

Le vieux bourg de Gavray, situé à quatre lieues de Coutances, est une des localités le

plus vraiment bas-normandes. Ses maisons couvertes de chaume se groupent sur les bords de la rivière de Sienne; quelques-unes s'éparpillent le long de l'eau, au milieu de jardins plantés d'arbres fruitiers à haut-vent. Les rues de la bourgade, tristes et boueuses en hiver, deviennent gaies et propres en été. Ses habitants, au nombre de quinze cents environ, sont laboureurs, petits marchands et sabotiers.

A la sortie de Gavray, au bord de la route qui va de Coutances à Villedieu, dans la Rue-Haute, se cache au fond d'une cour étroite, une maison d'humble apparence, à laquelle on arrive en franchissant quelques marches taillées à la bêche dans l'argile du coteau. Des touffes d'iris croissent dans le chaume de la toiture, presque aussi hautes que la cheminée. Une grande pièce un peu sombre où la famille se tient d'habitude et quelques autres plus petites font toute l'habitation. Les enfants se roulent et jouent dans l'aire, les poules y picorent familièrement. Derrière la maison, un jardin d'assez grande étendue grimpe au long de la colline, et devant la porte de la petite cour

passe la principale rue de la bourgade qui s'en va toute droite franchir la Sienne sur un pont; on entend se briser les eaux vives de la rivière contre les piles de ses deux arches et bruire au loin les saules et les glaïeuls de la prairie.

C'est dans cette maison que naquit Armand-Emmanuel Le Bailly, le 22 avril 1838.

Son père était tailleur. Entre temps, il cultivait quelques arpents de terre qui fournissaient la maison, de bois, de cidre et de blé. C'est l'hiver surtout qu'il exerçait son état. Pendant les longues soirées des mauvais mois, assis, les jambes croisées, sur une grande table adossée à la fenêtre du jardin, il taillait et cousait aux lueurs d'une lampe de fer, tandis que les enfants babillaient, apprenaient la leçon d'école, et que la mère soignait les plus petits en veillant au souper.

Quand il avait passé le jour sur ses charrues,
Retourné les sillons où roulaient ses sueurs,
Mon père, il n'allait pas humer l'air dans les rues,
Ni fumer sur la Sienne où sifflaient les pêcheurs.

(*Chants du Capitole.*)

La famille aurait eu quelque aisance si elle ne se fût vite accrue; toutefois rien ne lui manquait, ni le pain blanc, ni les lits chauds.

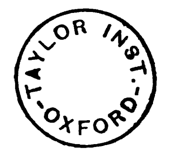
Armand Le Bailly eut, dès les premiers jours, cette liberté d'allures qu'on laisse aux enfants des villages et des bourgs, si propre à remplir le cœur, plus tard, du souvenir de vallons parcourus en troupe joyeuse et vagabonde, de ruisseaux traversés pieds nus, de taillis que la fraise rougit et parfume, de mille petites scènes qui ont pour cadre le soleil, les eaux, la verdure et les bois. Tantôt dans les rues, tantôt dans les champs avec son père et sa mère, le poëte naissant s'ébattait dans sa turbulence première et sa gaieté qui passa vite. Il grandit libre; bien nourri, bien couvert et adoré, il vécut alors de bonnes années dans l'insouciance, hélas! de cet âge qui fait qu'on ne peut assez les goûter. Au reste, faible et chétif, tour à tour joueur, familier et sauvage, dès sa huitième année il commença à ressentir des infirmités sourdes, des solitudes de cœur, lointaines prémices de la maladie qui devait

étouffer sa jeunesse si folle d'espérance et si tôt meurtrie.

L'intelligence est comme le feu qui fait sentir sa présence, même aux aveugles. Le curé et le vicaire de la paroisse distinguèrent Le Bailly au catéchisme. Ils entretinrent son père et sa mère de leurs impressions et firent naître une espérance, encore chère à bien des familles de la campagne, celle d'avoir un fils prêtre. Ils caressèrent cette espérance et, selon leur coutume, firent en sorte qu'elle aboutît. Un vicaire, du nom de Le Caplain, offrit de donner au jeune Armand les premières leçons de latin, et le poëte futur se mit à apprendre par cœur la grammaire de M. Lhomond. Il demeura deux ans sous ce maître qui lui fut bon et dévoué; et, comme il avait fait sa première communion et atteint sa douzième année, le moment était arrivé où il lui fallut continuer ses études dans un établissement diocésain.

Le prix de la pension, dans les petits séminaires, est aussi modéré que possible, afin qu'il n'effraye pas trop les familles des jeunes gens qui se destinent au sacerdoce, familles des

campagnes pour la plupart et souvent peu aisées. Toutefois, si faible qu'il fût, ce prix ne laissait pas de paraître fort lourd à la famille Le Bailly. Elle se décida, néanmoins, à faire un grand sacrifice; des parents, des amis, lui vinrent en aide; ce fut une sorte de souscription à laquelle le petit séminaire se prêta lui-même. Le père confectionna pour son fils une redingote noire, un habit marron dont nous nous souvenons encore, et l'enfant partit, bien propre et bien embrassé, dans l'automne de 1851.



II

Entre Granville et Coutances, le pays forme, dans son aspect général, un vaste plateau peu élevé au-dessus de la Manche, qui le borde dans toute sa longueur. Au centre de ce plateau, à une lieue et demie de la côte, on trouve le

village de Muneville-sur-Mer, et un peu vers l'est et perdue dans les champs une grande habitation qui, avant 1852, était un petit séminaire.

C'est dans cette maison d'éducation qu'Armand Le Bailly fut envoyé. Son esprit y reçut des impressions qui ne s'effacèrent jamais; elles laissèrent en lui des aspirations, mille souvenirs qui le suivirent partout. Il nous parlait souvent de ce temps-là, et il y revenait avec de visibles complaisances.

Cette existence au milieu des campagnes, cette éducation monacale qui appelait à la prière aussi souvent qu'à l'étude, la manière d'être des professeurs avec les élèves, l'isolement de la maison, la vie de tous sous le même toit, le grand air, les odeurs champêtres, tout contribuait à attacher le cœur, à le tourner vers la religion qui présidait à cette cohabitation d'enfants, de jeunes hommes et de prêtres, et à faire oublier, pour la grande famille sacerdotale, la famille et le toit paternel. Il y a, en effet, d'intimes rapports entre le catholicisme et les champs, et l'éducation des

séminaires influe d'une manière profonde sur les natures élevées.

René émane de ces sensations; Lamartine au petit séminaire de Belley, Byron dans l'abbaye normande de Newstead, Hugo aux Feuillantines, les ont eues et les ont gardées. Elles dominent évidemment une œuvre consciencieuse, d'une curiosité choisie et d'une merveilleuse sobriété, *Port-Royal*, de Sainte-Beuve. Nous oserions presque affirmer que si le jansénisme n'avait eu pour place d'armes que Port-Royal de Paris, l'ouvrage de Sainte-Beuve n'existerait pas. Ce qui l'a séduit d'abord, c'est Saint-Cyran, M. de Sacy, M. Le Maître, Arnauld, Pascal, Racine, les Belles Repenties, autour des religieuses du sauvage vallon de Port-Royal : c'est le catholicisme aux champs. Et, n'est-ce pas cette harmonie des campagnes et d'une religion rendue par le prêtre effrayante et puérile dans quelques-uns de ses enseignements, mais, en principe éminemment contemplative, et, comme telle, amie du silence et de la solitude, qui, à diverses époques d'ardente ferveur, décima la population des villes, couvrit de

monastères les monts, les bois, les déserts, les vallées, et peupla de moines les îles et les îlots de la mer?

Arrêtons-nous donc un instant à ces souvenirs d'hier et déjà vieux. Il y a, ce nous semble, quelque douceur à se représenter le pauvre poëte dans cette maison pieuse et recueillie; il nous faudra assez tôt le suivre à travers les quartiers malsains, les douleurs et les misères de Paris.

III

Le principal corps de logis du petit séminaire de Muneville se composait d'un château bâti vers la fin du règne de Louis XIV ou sous Louis XV, du reste sans caractère. L'aile gauche subsistait; on avait abattu l'aile droite et construit à sa place, dans le prolongement de la façade, un vaste bâtiment tout moderne, à plate-forme et à deux étages. La longue cour

qui s'étendait devant ces constructions était bornée, à gauche, par l'aile restante de l'ancienne habitation, à droite, par une chapelle basse, percée de larges fenêtres cintrées et peintes en blanc. Cette chapelle servait aussi de salle d'étude aux élèves, fort nombreux, qui faisaient leur rhétorique ou leur philosophie. Quand sonnait l'heure des offices, on enlevait une cloison mobile isolant l'autel et le sanctuaire, on rangeait les pupitres et les tables de travail, et la salle d'étude devenait une nef où tous les élèves prenaient place. Un mur partant de l'aile gauche du château et allant rejoindre la chapelle, fermait la cour. De l'autre côté, passait un chemin fréquenté par les gens du village, et, des fenêtres des dortoirs, on découvrait la ferme du séminaire avec son étang et son colombier, au bord des prairies. Tout cela était terne, fait de pièces sans art, sans couleur et mal raccordées; mais derrière la maison s'étalaient des jardins magnifiques : c'étaient ceux du château et d'autres, tout modernes, que l'on avait dû tracer pour les besoins d'une communauté nombreuse. Les premiers,

coupés par de vastes allées, servaient de lieu de récréation. Remplis de rosiers, d'œillets, de giroflées, de ravenelles, de massifs de cytises, d'acacias, de seringats, ils embaumaient et l'on y jouait dans les fleurs. Des terrasses couvertes d'énormes tilleuls les séparaient des jardins potagers; sur la gauche, s'allongeait une ombreuse allée de charmes où les professeurs aimaient à dire leur bréviaire, et, par delà les terrasses, s'étendaient de vastes plants de légumes, des pépinières, des champs de pommiers, des futaies de hêtres, la campagne normande à perte de vue.

Vers le haut des jardins, sous l'ombre douce des tilleuls, on apercevait une grande statue de la Vierge, debout sur un piédestal élevé. Blanche et souriante, elle étendait ses bras vers la maison et ses hôtes et, dans la pensée de ceux qui l'avaient érigée, protégeait la jeunesse, son travail et ses jeux. La Vierge de Muneville, que de cantiques ses enfants lui chantaient en mai, tête nue et rangés autour d'elle! Tranquille, au milieu de ses arbustes et de ses roses, ou bien étourdie par le tapage et les cris des

écoliers, elle était là, jour et nuit, toujours souriante, dans les pluies d'or des feuilles d'automne, dans les fleurs et les parfums du printemps. Entre les récréations, aux heures paisibles où les professeurs travaillaient dans leurs chambres et les élèves dans leurs études, une vie nouvelle, active et silencieuse se répandait sur les jardins recueillis. Les gazons se redressaient, les fleurs dégageaient leurs têtes peureuses blotties sous les feuilles; les papillons envolés revenaient les visiter, le murmure long et doux des abeilles renaissait, quelques oiseaux chantaient çà et là, sans troubler le silence harmonieux des choses; la lumière dormait sur les arbres et les toits, et tout là-haut, le ciel large et bleu planait sur cette maison vraiment bénie.

Fatalement, de pareils séjours agissent profondément sur les natures sensibles; ils touchent ces natures, les préparent, leur donnent les appétits des choses idéales; s'ils versent d'abord dans le cœur une poésie vague, mystique, plutôt d'émotions que de pensées, avant tout, cette poésie est élevée et pure.

Douce et craintive à son origine, elle ne tarde pas à prendre de la vigueur; elle garde ses tendresses, mais elle monte hardiment vers les problèmes sacrés contenus dans son essence, et souvent prête avec enthousiasme ses ailes d'ange aux doutes et aux négations.

Il est facile, croyons-nous, de se représenter quelle fut la vie du poëte à Muneville. Enfant encore, mais demain adolescent, il percevait chaque jour des sensations vives, mystérieuses, préludes d'une existence vouée à l'harmonie et au besoin de chanter son cœur. Sans doute, les aspects de la nature, les feuilles, l'espace, le bruit des eaux l'agitaient. Dans le silence des études, ou bien, un peu à l'écart, pendant les délicieuses promenades que l'on faisait, deux fois par semaine, dans les campagnes environnantes, il se sentait prendre par des amours, des tristesses et des désirs singuliers. Tout entier à cet état, il s'y complaisait. Le démon des âmes inspirées lui parlait, mais sans rien exiger de lui; il abreuvait le pauvre enfant de mélancolies étranges, de joies pénétrantes et folles, d'admirations enthousiastes,

de tous ses poisons; il ne soufflait pas encore en lui la faim de la création, l'inévitable et sacré tourment de se traduire soi-même, qui fait du poëte un condamné, au point qu'il se demande parfois si son génie est grâce ou supplice, et d'où vient qu'il ne peut admirer en paix la nature, aimer et souffrir, sans que l'implacable voix intérieure, chérie et maudite, lui demande à l'instant le tribut d'un chant de reconnaissance ou de deuil !

Mais cela était encore loin de Le Bailly. D'agréables pensées le suivaient seules sur les chemins du pays natal, ceux qui l'entouraient étaient ses amis et la verdure lui riait aux yeux.

Qu'on nous pardonne ces pages auxquelles nous nous sommes complu. En méditant la vie du poëte qui fut notre ami, nous nous sommes assuré qu'il passa à Muneville ses meilleurs jours. Mort à vingt-six ans, après une existence de luttes, de privations terribles, d'humiliante pauvreté et de souffrances perpétuelles, il n'eut pas le temps de se refaire un port, un asile de paix et de loisir; Muneville

demeura son Éden, et, au moment où nous allions passer outre pour continuer notre poignante histoire, songeant à ces choses et à cette maison qui lui fut bonne et n'existe plus elle-même aujourd'hui, nous n'avons pu nous empêcher d'y faire revivre encore le défunt.

IV

Vers la fin de l'année scolaire 1851-1852, l'évêque de Coutances accepta la gestion du collége de Saint-Lô, qui devint collége diocésain, et Muneville fut supprimé.

Beaucoup d'élèves suivirent leurs professeurs à Saint-Lô; d'autres se dispersèrent dans les différents colléges du département; un assez grand nombre entra au petit séminaire de Mortain. Armand Le Bailly était parmi ces derniers. Il fit sa troisième et sa seconde dans cette nouvelle résidence. Il avait besoin d'aller vite; il sauta, comme on dit, sa quatrième.

Le séminaire de Mortain était établi, à quelque distance de la ville, dans les anciens bâtiments de l'*Abbaye-Blanche*. La contrée est montagneuse et boisée. Le séminaire est situé sur les flancs d'une colline rocheuse, au bord de vallons profondément creusés. Une cascade qui roule du sommet de la montagne, tout près des jardins de la maison religieuse, remplit la vallée du bruit de sa chute. C'est à l'écho de cette cascade que Le Bailly adressa ses premiers vers.

Dès cette époque, il y avait en lui un grand fonds de tristesse. Sans argent, moins bien vêtu que ses camarades qui appartenaient presque tous à des familles aisées, étant ou se croyant moins considéré qu'eux par ses maîtres, il se plongeait dans une misanthropie amère à laquelle il n'était que trop disposé par son état maladif. Il cherchait la solitude. La nature éminemment pittoresque du pays l'attirait. Ces cantons de collines ardues, de forêts vigoureuses, d'eaux courantes brisées aux rochers et aux troncs d'arbres des ravins, ces plateaux arides recouverts de leur manteau fauve de bruyères

et d'ajoncs et d'où l'on aperçoit la mer, emplissaient le cœur triste du pauvre élève de vagues mélancolies et d'amour emporté. Il se tournait vers ces paysages, se complaisant dans l'orgueil de savoir les comprendre et les chérir, et dans le mépris de ses condisciples plus heureux et plus vains. Ces sentiments respirent dans de longues compositions en vers, des vers d'enfant, que Le Bailly nous a lus, une ou deux fois, en causant de ce temps-là. Il les aimait ces vers; ils renfermaient ses premières aspirations et ses premières douleurs ; il les y retrouvait, mais elles n'y étaient guère que pour lui seul ; au reste, jamais âme étrangère ne sentira tout ce qu'un poëte a concentré parfois d'émotions, de souvenirs et de pensées, dans une strophe ; la partie la plus délicate de son œuvre, sa fleur, son parfum, sont ainsi fatalement condamnés à s'évaporer dans le désert !

Il est évident que, dès cette époque, les rêves d'un avenir de gloire, celui qu'à cet âge on voit, hélas ! assuré au poëte, visitèrent Armand Le Bailly. Cette précocité de fiers désirs et la persévérance à les garder semblent, d'ail-

leurs, les signes d'une vocation véritable. Quoi qu'il en soit, le poëte ne fut pas heureux à Mortain; il crut avoir à se plaindre des élèves et des maîtres. Peut-être ces derniers, avec cette perspicacité qui distingue le caractère exclusif du prêtre, avaient-ils deviné que l'élève de troisième ne serait jamais un des leurs.

La partie de pension que payait le père de Le Bailly pesait au tailleur; Mortain est loin de Gavray, les voyages coûtaient cher. L'année scolaire 1853-1854 terminée, le séminariste rentra chez lui et ne retourna pas à Mortain, à la rentrée des classes, en octobre. On l'envoya à Saint-Lô où il fut placé en *camérie.* Dans une camérie de ville de la Basse-Normandie où se trouve un collége, les élèves payent 6 francs par mois. Moyennant cette faible rétribution, on leur fournit une petite chambre, une couchette pour la literie qu'ils apportent, et on leur verse, deux fois par jour, du bouillon mêlé de quelques légumes, sur leur pain taillé dans une écuelle de terre. Cette année-là fut rude à Le Bailly; elle inaugura cette vie de misère et de nourriture malsaine qui, jusqu'à

son dernier soupir, devait être le lot de son pauvre corps.

Il suivait comme externe les cours du collége. Confiné dans une chambre étroite, sans air, dans un des plus tristes quartiers de la vieille ville, il vivait misérable et sans amis. Tous les quinze ou vingt jours, souvent même une fois par mois seulement, il recevait de chez ses parents du pain noir tout sec et quelques bouteilles d'un cidre tiré frais au tonneau, à Gavray, mais qui ne se conservait guère et ne tardait pas à devenir une boisson couleur d'encre, nauséabonde, insupportable. On conçoit facilement combien vite un pareil régime dut débiliter une santé fragile. A la fin de l'année Le Bailly crachait le sang. Toujours seul, laborieux, il allait au collége et en revenait par les rues noires et tortueuses, ses livres et ses cahiers sous le bras, faible et blême, songeant.

Suivant le vœu de sa famille, le poëte poursuivait ses études avec le dessein d'entrer dans les ordres. Or c'est un règlement du diocèse de Coutances, de tous les diocèses de France, sans doute, que, pour être admis au grand séminaire,

il faut avoir fait son cours de philosophie dans un établissement relevant de l'évêçhé, petit séminaire ou collége diocésain. Il faut de plus y être interne. Quand donc Armand Le Bailly, après ces dix mois de vie maigre et noire, en eut passé deux chez son père, il retourna en octobre à Saint-Lô, mais, cette fois-ci, dans l'internat. Il y fit sa philosophie, puisque cela se nomme faire sa philosophie.

Nous touchons à un instant décisif dans son existence.

V

Ainsi que nous l'avons dit, Le Bailly travaillait pour être prêtre. Avait-il une vocation pour cet état? Aucune, assurément. A cette époque, et nous l'avons toujours connu tel, ses idées étaient arrêtées sur peu de choses. Son éducation avait eu pour but le sacerdoce; c'était le désir de sa famille, la raison d'être de ses

études mêmes, des bienfaits qui avaient aidé ses parents dans l'accomplissement de leur œuvre. Il entrait donc dans les ordres simplement, sans répugnance comme sans amour. Il eût été sans doute ce qu'on est convenu d'appeler un bon prêtre. Son tempérament, fébrile quand les nécessités de la vie vinrent le secouer, mais naturellement calme, il vaut mieux dire faible, ne l'eût entraîné ni dans les désordres des sens ni dans ceux de l'esprit. Il n'était pas de ceux que le doute mord, que l'appétit de la vérité consume, que des songes ardents transportent et qui, désespérés, parfois abandonnent leur corps aux désirs bas et grossiers, parce que leur esprit est abandonné à tous les systèmes et à tous les rêves. Nature éminemment poétique, mais étranger à un certain ordre de pensées, Armand Le Bailly eût aimé à se laisser porter par la vie. Il avait le chant, la note, la lyre; sa lyre vibrait à tous les vents de hasard; son œuvre la plus jeune et la plus sérieuse, *Italia mia,* fut œuvre de circonstance. Il eût donc été facilement prêtre; il ne le put pas : il était devenu sourd.

Malgré cette infirmité naissante, il entra

néanmoins au grand séminaire de Coutances, en octobre 1856, mais il n'y resta que quelques mois.

Pendant le cours de son année de philosophie, il s'était un peu remis des douleurs et de la fatigue de son année de rhétorique. Toutefois, la révolution intérieure, le travail de décomposition commencé en lui déjà depuis longtemps, avaient continué d'une manière latente; insensiblement il s'affaiblissait. Il n'entendait presque plus, ou du moins beaucoup d'efforts étaient devenus nécessaires de la part de l'interlocuteur. Or, on conçoit combien cette infirmité peut embarrasser le ministère du prêtre catholique romain, voué avant tout à la confession. Il dut donc quitter le grand séminaire qui pour lui était l'avenir. Il mit dans sa malle sa soutane qu'il ne devait plus porter et partit la mort dans l'âme. Nous le répétons, il n'avait pas la vocation sacerdotale, si rare d'ailleurs, mais la prêtrise était devenue pour lui presque une condition de vie; dans tous les cas c'était une position, un métier, un gagne-pain. Tout cela le fuyait. Que faire? Pas de goût pour les

choses de négoce, une ignorance absolue, et, sans nul doute, une aversion et un dédain secrets à leur endroit ; pas d'argent à la maison pour faire face aux dépenses d'un surnumérariat ; pas de force pour saisir la charrue et la bêche et devenir laboureur : la position du séminariste était triste. La famille était mécontente, cela est injuste, mais est humain ; une grande espérance lui échappait, à elle aussi. Et les sacrifices faits en vain, et le temps perdu ? Que faire de ce garçon qui a dix-huit ans, qui ne connaît aucun métier, qui est savant, c'est-à-dire propre à rien ? Il cherchait, cependant.

Jamais vous ne le verrez inoccupé ; jusqu'au jour de sa mort, il travailla ; ce fut un chétif athlète, mais un rude lutteur ; sa vertu est là. Les circonstances elles-mêmes voulurent que la littérature devint tout d'abord pour lui son unique gagne-pain ; le dénuement de sa famille et sa faiblesse corporelle lui fermèrent la vie ordinaire et le jetèrent dans cette existence hasardeuse que beaucoup embrassent seulement par préférence, sans jeter un regard calme et sé-

rieux sur ce qu'ils sont, sans foi, sans vertu, sans la certitude d'une véritable valeur.

Un prêtre, l'abbé Letousey, tenait un pensionnat dans une commune voisine de Gavray, à La Baleine. Le Bailly alla le voir, lui proposa ses services et fut agréé. Cela avait lieu vers le mois de janvier 1857. Il resta dans cette campagne et dans ces fonctions jusqu'aux vacances de Pâques, après lesquelles il ne retourna pas à La Baleine. Sa surdité le rendait le jouet des écoliers ; puis ni son aspect, ni son caractère n'étaient propres à les maintenir dans le respect de la discipline scolastique. La férule du poëte affligé et songeant n'était guère méchante apparemment ; les espiègles qu'il aimait et qui le faisaient rêver lui jouaient des tours auxquels il ne prenait pas garde ; il fut remercié.

VI

Le voilà donc revenu encore une fois au logis paternel. Sa position était la même, plus décourageante peut-être. Pas de possibilité de demeurer sous un toit peu aisé, peuplé déjà du père, de la mère et de six enfants ; pas de carrière ouverte, toute porte fermée, un corps débile, une infirmité continue, misère partout. Que lui restait-il ? Une volonté âpre et Paris.

Et puis il avait dix-neuf ans, un cœur chaud, tout vibrant d'espérances. Durant la préparation sérieuse de son entrée au grand séminaire, au milieu du monde circonscrit, et des idées définies où il avait vécu, il avait pu oublier l'invisible compagne dont les entretiens l'avaient charmé de longues heures, à Mortain, dans l'abandon de tous, à Saint-Lô, dans sa chambre de la camérie ; il n'en pouvait plus être ainsi, maintenant que les raisons de ce délaissement

momentané avaient disparu. Tout au contraire, nous l'avons dit, les circonstances voulaient qu'il entrevît, dans la satisfaction de ses instincts, son unique moyen de subsister. D'une façon ou d'une autre, il lui fallait le séjour de Paris. Une foule de réflexions tendant à ce but avaient roulé par la tête du pauvre sous-maître, à La Baleine, et l'idée de quitter le pays natal s'y était définitivement fixée. A cet effet, il avait précieusement mis de côté la mince rétribution que lui payait l'abbé Letousey.

On était alors au mois de mars. Tandis que ses élèves jouaient sur la route et sur la lisière des bois, Le Bailly, assis le long des fossés tout jaunes de primevères, pensait à ses projets. Le doux soleil, les feuilles naissantes, les violettes blanches et bleues, les plantes et les herbes parées d'hier, toute la jeunesse de la nature, pénétraient son cœur qui s'ouvrait aux perspectives d'une vie nouvelle. Si son front se rembrunissait parfois, l'enthousiasme revenait l'illuminer bien vite. La vie semble devoir être si pleine et si longue à dix-huit ans; on pense que tant de choses sont dues à tant de désirs!

La poésie surtout fait entrevoir des Édens que les esprits les mieux gouvernés par la raison n'ont pu s'empêcher de croire réels et accessibles. Gœthe libre et amoureux de Charlotte dans la vallée de Wetzlar; Byron fuyant le toit désolé de ses pères et égarant sa tristesse et ses passions insondables dans les montagnes de l'Albanie, sur le Lido et sur les mers; Chateaubriand parcourant le monde, des forêts des Siminoles aux palmiers de Tadmor; Lamartine dans la barque de Graziella, sur les eaux et dans les îles du golfe de Naples, franchissent le désert entouré de cavaliers arabes: voilà les types, les figures ardentes et pensives qui traversent un jour les songes du poëte le plus obscur, et dans son enthousiasme il se hausse à leur taille.

Et puis Paris attire à cet âge. On y rêve je ne sais quelle fraternité, quel concert de tous ceux qui vivent par l'esprit; ce sont des chemins faciles, des renommées subites, des noms qui descendent sur la bouche et dans le cœur des foules, comme ces chants populaires que les musiciens ambulants répètent et jouent le long des rues. Chimères fleuries et charmantes;

déceptions dont l'amertume n'est pas sans douceur !

Le Bailly avait quitté, depuis fort peu de jours, la pension de La Baleine, lorsqu'il annonça à ses parents qu'il partait pour Paris. Il leur dit qu'il était sûr d'y acquérir l'aisance et un nom. Son père et sa mère furent effrayés, sa mère surtout. Ils n'omirent, l'un et l'autre, aucune des recommandations d'usage ; ils pleurèrent, ils le conjurèrent de chercher quelque moyen d'existence ailleurs que dans la grande ville si étrange, si dévorante, si joyeuse, et qui cause tant de peines aux familles. Mais où, et quel moyen ? Ils comprirent qu'il leur fallait laisser faire et se résigner.

La mère commença à procéder aux préparatifs du grand voyage ; de ses mains inquiètes, presque tremblantes, elle disposa le trousseau de son aîné, pleurant à la pensée qu'il s'en allait si loin, à l'aventure, sous la seule garde de Dieu. Oh ! c'est dans ces moments-là que les mères maudissent la pauvreté !

Le jour du départ arriva. Le Bailly avait fait ses adieux aux personnes peu nombreuses qu'il

affectionnait, à une surtout, un homme bien rare dans les petits centres de population, dévoué jusqu'à la fin au poëte, son soutien, son consolateur et son conseiller, dont nous voudrions citer le nom dans ce travail, avec toute la reconnaissance qui lui est due, s'il ne nous avait pas lui-même prescrit un silence et une discrétion absolus. Le Bailly avait aussi dit adieu aux campagnes natales, aux doux vallons de la Sienne, aux landes hérissées d'ajoncs, au vieux château croulant sur la colline, et il était rempli de leurs souvenirs. On monta sa malle, bien légère, dans la carriole qui fait le service des dépêches entre Gavray et Coutances; il embrassa sa famille et la voiture l'emporta. Il avait dans sa poche ses économies du pensionnat, l'obole de son père, l'obole plus riche de son bienfaiteur; en tout trois ou quatre pièces d'or. Jamais homme ne s'en alla avec plus de confiance vers un avenir plus incertain. Pensif, gai toutefois, le cœur plein de tressaillements, il franchit en quelques heures la distance qui sépare Gavray de Coutances, au milieu des hêtres beaux de leur verdure nouvelle, des

haies vives, des pommiers en fleur, des vergers pleins d'oiseaux, parure superbe et vivante du pays qu'il abandonnait.

VII

Malgré ses larmes, la mère du poëte n'avait point paru trop affligée, au départ de son fils; un espoir, un secret, souriaient sur son visage mouillé de pleurs.

Arrivé à Coutances, Le Bailly fit porter sa malle à la voiture qui allait partir, deux heures plus tard, pour Paris. Cela fait, et comme il se promenait par les rues de la vieille ville épiscopale, il se trouva face à face avec un de ses anciens professeurs, l'abbé Fébvrier, secrétaire de l'évêché et chanoine de la cathédrale. Le prêtre lui demanda quelle était sa position; le jeune homme la lui fit connaître sans rien dissimuler : pour tout bien, il avait l'espérance

et il allait chercher quelque réalité. Leur conversation peut être facilement devinée. Au demeurant, le poëte, suivi de l'abbé, alla retirer sa malle de la voiture, et on la porta à l'évêché. C'est la mère de Le Bailly qui avait amené cette rencontre, en apparence fortuite; elle avait écrit au prêtre qui s'était rendu à sa prière.

Le poëte, arrêté sur la route de Paris, resta quelque temps à Coutances. M. Febvrier l'occupait à des travaux de copie et de rédaction, tout en cherchant un emploi qui pût lui convenir.

Il lui en trouva un, celui de prote dans une imprimerie de Caen.

Nous sommes d'une grande réserve en fait de rapprochements et de parallèles, mais il nous semble certain que Le Bailly, qui depuis longtemps connaissait le *Myosotis,* ne put s'empêcher de relire l'épître d'Hégésippe Moreau à Firmin-Didot, alors qu'occupé, lui aussi, dans une imprimerie, il écrivait ces vers si touchants et si vrais :

Hélas! pourquoi faut-il qu'aveuglant la jeunesse,
Comme tous les plaisirs, l'étude ait son ivresse :

Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits,
Et souvent, insensé! j'ai répandu des larmes :
Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
Avide des exploits qu'il ne partage pas,
Siffle un air belliqueux et rêve de combats.

Armand Le Bailly se fit vite à sa nouvelle besogne; l'imprimeur, homme intelligent, voulut lui créer un sort meilleur. Il publiait un journal qui paraissait deux fois par semaine : *le Progrès du Calvados*. Ce journal qui avait la collaboration d'hommes de talent et de savoir : M. Hippeau, à qui l'on doit des travaux si éclairés et des recherches si fécondes sur les poëmes du cycle carlovingien; M. Charma, philosophe convaincu, tête voltairienne avec toutes les vertus de l'abstraction; M. Julien Travers, poëte aimable qui a donné une attachante édition de Despréaux, tous professeurs de la Faculté; ce journal, disons-nous, se distinguait par un parfum de littérature saine et sérieuse qui manque trop souvent à bien des feuilles publiques plus connues. Le Bailly eut la bonne fortune d'en être nommé rédacteur en

chef, peu de mois après son arrivée à Caen. La bienveillance des hommes éminents et bons dont nous venons de parler, celle de M. Poisson, l'imprimeur, lui avaient valu cette position inespérée.

Nous avons lu avec attention un grand nombre des numéros du *Progrès du Calvados,* parus sous la rédaction de Le Bailly. Nous y remarquons surtout une activité prodigieuse. Il s'est donné à sa tâche avec tout l'emportement du désir de bien faire. Quand la matière manque au journal, il s'ingénie à combler les lacunes. Vers, prose, faits divers, articles politiques, romans de courte haleine, il compose, imprime à la hâte et à la fois. Ici il signe Le Bailly; plus loin De Bouchefontaine, le nom de sa mère. Dans ces productions multiples, il y a du trouble, des naïvetés, des enfantillages, des ignorances, du cœur, parfois une idée.

Il remplissait sans peine sa double fonction de prote et de rédacteur. Des appointements relativement élevés, la société de quelques jeunes gens, étudiants, employés dans les administrations publiques, la maison des professeurs

de la Faculté, qui lui était ouverte et où il recevait un accueil cordial avec des encouragements et des conseils, tout cela lui composait une vie agréable et facile. Il lisait beaucoup; il achetait, achetait une quantité de livres qui lui étaient encore inconnus; rentré dans sa chambre, le soir, il se complaisait au milieu de ces amis silencieux qui, si on les interroge, parlent bas, mais avec une voix qui va au cœur. Un régime abondant et sain fortifiait son corps affranchi de bien des passions; son esprit, insoucieux du côté de l'existence matérielle qui semblait assurée, rêvait et voyageait en paix. Il était souvent à Paris. Paris! c'était l'idée fixe du poëte, prote et journaliste en passant. Il se considérait toujours comme en route. Hélas! il allait bientôt achever le voyage. Caen fut du moins pour lui une heureuse étape. Il put s'y rasséréner, s'y recueillir, s'y préparer à la terrible vie qui allait être la sienne.

Caen devait lui plaire. Des plaines immenses, plantureuses, l'entourent, vertes et blondes. L'Orne roule lente et profonde, serpentant par larges méandres en ses vastes prairies. Les

grands blés hauts comme le laboureur, les colzas d'or, les lins d'azur, les trèfles rouges, les luzernes violacées, ondoient et murmurent comme des houles luxuriantes. Au milieu de ces terrains aux lignes opulentes, interrompues, çà et là, par de longs rangs de peupliers, la vieille cité normande s'étale sur la rive gauche de la rivière. Ses maisons sont irrégulières, ouvragées, couvertes en briques rouges que le soleil chauffe depuis des siècles; ses rues, même les plus peuplées, même les plus neuves, sont tortueuses. Des cathédrales superbes les dominent : Saint-Étienne la romane, où repose le Conquérant; Saint-Pierre la gothique; Saint-Jean, de l'époque de la Renaissance. Le vent joue et la lumière rit à travers mille ciselures, mille balcons aux dentelles de pierre, pendus aux faîtes des vieilles tours debout par la ville, débris d'églises dont la nef n'existe plus. Des couvents, des clochers, des dômes, surgissent de toutes parts; l'esprit artistique et religieux du moyen âge plane dans l'air. Et tout cela est silencieux. Quelques voitures roulent par les rues ; des étudiants, des

professeurs, des légistes, des prêtres, des moines, passent. On rencontre parfois une place étroite, plantée de tilleuls et entourée de maisons qui semblent abandonnées; l'herbe y croît comme dans les rues du voisinage; aucun bruit ne s'y fait entendre, si ce n'est le frémissement des feuilles et de temps en temps les soupirs étouffés d'un piano. De lourdes maisons nobiliaires dorment au fond des cours pavées où le pas le plus léger fait écho. Là vivent loin du mouvement, de l'activité, des idées modernes, dans le demi-jour des salons aux panneaux dorés et anciens, dans les jardins voilés d'arbres et de grands murs, les préjugés, les longs et tenaces regrets du passé, l'amour et le culte des dynasties errantes et des priviléges à jamais disparus. Mais là aussi veillent l'étude, les méditations longues, élevées, sérieuses. Là éclosent, mûrissent les belles vocations, se nourrissent les idées fixes; là naquirent Malherbe, Malfilâtre, et rêva bien des journées, assise à sa fenêtre, la belle et terrible petite-fille de Corneille, Charlotte Corday.

Le Bailly était à Caen depuis un an à peu

près, lorsque, vers le mois de mai 1858, le *Progrès du Calvados* dut cesser de paraître. Il mourait de lassitude, de dégoût, traqué par la préfecture, délaissé par la triste indifférence du public.

Le journal tombé, prote et rédacteur devenaient inutiles; le poëte se trouvait abandonné de nouveau au hasard de la destinée, à l'inconnu. Rien ne le retenait plus. Suprême joie! grave aussi, qu'il savoura à loisir. Il se voyait affranchi des hésitations, des craintes de la raison positive; non-seulement la raison, mais la dure nécessité étaient pour lui; elles lui disaient de s'en aller, de s'en aller enfin et pour jamais, jusqu'à la mort, dans l'existence aventureuse, pleine de promesses, pleine de douleurs, enivrante, qu'il rêvait. Il comprit que l'instant était solennel; les chimères qui volaient autour de son front quand, le cœur battant fort, avide, l'œil au ciel, il souriait à la gloire, cessèrent un moment de lui faire cortége; il réfléchit longuement, mûrement, puis il s'abandonna au destin. Voici la lettre qu'il écrivit alors à M. Hippeau :

Caen, 12 juin 1858.

« Depuis quinze jours, et bientôt trois semaines, que je souffre de rêves d'avenir, il est temps enfin d'entrer aux prises avec la réalité.

« Lundi donc je pars pour Paris, la grande ville et souvent le terme des grandes déceptions. C'est là seulement qu'on peut agir et vivre de la vie littéraire ; ailleurs, on végète, on périt.

« Est-ce à dire que je vais rouler dans le Pactole ? Oh ! non ; souvent, demain peut-être (et j'y suis tout préparé), la faim viendra s'asseoir à mon chevet glacé. Gilbert, Chatterton, Malfilâtre, Hégésippe Moreau l'ont vue et l'ont embrassée ; Brizeux, radieux enfant des générations rustiques, a mis son cœur sur son cœur, mais qu'importe ? elle ne l'a pas empêché de chanter, et c'est tout pour celui qui veut se vouer aux arts et ne pas rompre avec sa nature. »

Eh bien ! pars donc, pauvre enfant du vil-

lage; va où t'appellent, où t'entraînent la nécessité des choses de la vie et la nécessité de ta nature. Il paraît que Rachel, égarée un jour dans les campagnes de ton pays, t'a dit : « Enfant, tu seras célèbre! » comme les sorcières d'Écosse crièrent à Macbeth : « Tu seras roi! » Tu seras roi aussi, si roi veut dire grand, grand par les nobles aspirations, par la misère, par la souffrance, par la désolation et la mort. Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? il le fallait! Tu devais passer rapide, fauché dans ta fleur, fleur sensible, pleine de pénétrants parfums, mais pâle, étiolée, tremblante et solitaire. Et quand tu aurais végété quelques jours de plus ici-bas, aidé par ces ressources de l'aisance qui te firent défaut, ne t'aurait-il pas fallu, avant l'âge, fermer les yeux à la vie, puisque la mort était dans ton berceau. Va, tu as bien fait! Face à face avec la nécessité, avec la faim, cette maigre femme que tu savais avoir séché tant d'autres hommes généreux sous son pâle regard, tu ignoras les misères, les dégoûts et les bassesses d'existences que tu enviais peut-être. La gloire te

récita deux ou trois fois sa chanson folle ; esprit enthousiaste et croyant, dans un âge où les plus heureux doutent, tu oublias souvent la douleur présente pour songer à un avenir qui ne vint pas, mais que tu possédas par l'idée ; tu vécus, après tout, de la vie de l'artiste, de la vie libre, consacrée aux belles choses ; et si, oublié par la fortune durant ta brève existence, tu marchas pauvre et souffreteux au milieu des gens aisés et frivoles, tu cueillis, du moins, sur ta route un fruit rare et amer : le dédain des hommes innombrables qui vivent, jouissent un jour, et meurent tout entiers !

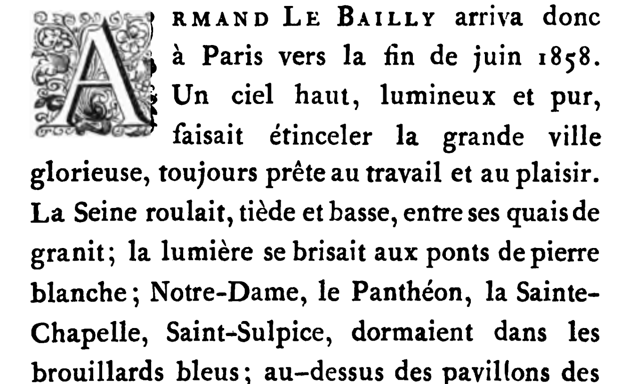




LIVRE II

PARIS

I



ARMAND LE BAILLY arriva donc à Paris vers la fin de juin 1858. Un ciel haut, lumineux et pur, faisait étinceler la grande ville glorieuse, toujours prête au travail et au plaisir. La Seine roulait, tiède et basse, entre ses quais de granit; la lumière se brisait aux ponts de pierre blanche; Notre-Dame, le Panthéon, la Sainte-Chapelle, Saint-Sulpice, dormaient dans les brouillards bleus; au-dessus des pavillons des

Tuileries, derrière les noirs massifs de marronniers, pointait l'aiguille rose de l'Obélisque; le soleil allumait au loin l'immense vitrage du Palais de l'Industrie, et, tout au fond, dans la poussière d'or des Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe se levait dans le rêve d'un paysage babylonien.

Le poëte comprit vite qu'au milieu de ces palais, de ces boulevards, dans ce labyrinthe de rues enchevêtrées, dans cette fourmilière d'hommes, l'homme est seul. Sans s'arrêter davantage à la contemplation de ces monuments connus dès l'enfance, il s'occupa tout d'abord de ce qui l'amenait à Paris.

Il s'était muni de lettres de recommandation à l'adresse de différents écrivains de la presse quotidienne et des revues. Son titre d'ancien rédacteur en chef du *Progrès du Calvados,* sa jeunesse, sa parole fébrile, lui firent trouver un bon accueil, à peu près dans toutes les maisons où il se présenta. Mais en même temps qu'il pénétrait dans le monde des lettres, il commençait à l'envisager sous une face masquée pour lui jusque-là; il en com-

prenait avec effroi les difficultés, les ennuis, les luttes, l'intrigue, tout cela nécessité par l'encombrement des journaux et des revues, autorisé par la camaraderie. On est trop enclin à se représenter la vie littéraire comme un concours; cela devrait être, sans doute, mais cela n'est pas possible. Il n'est pas juste, après tout, que les vieux lutteurs quittent la brèche pour faire place aux jeunes recrues pressées de s'y mesurer. Beaucoup de croyances naïves s'en allaient ainsi, une à une, loin du poëte nouveau venu. Il s'apercevait aussi, comme bien d'autres, qu'en définitive il n'avait aucune œuvre sérieuse à présenter. Il offrait des vers; en lui répondait que les cartons en regorgeaient et que si, par faveur, par considération, on en publiait quelquefois, on ne les payait jamais. Il fallait vivre pourtant! A certaines heures, Le Bailly voyait un lugubre avenir se creuser devant sa pensée; mais ingénieux, hardi, tenace et enthousiaste à la fois, il n'était pas homme à avoir peur.

Pendant les premiers mois qui suivent son arrivée à Paris, l'artiste subit presque toujours

une violente épreuve morale, morale et physique quelquefois. Elle fut l'une et l'autre pour Le Bailly. Il était venu habiter un hôtel meublé, au numéro 185 de la rue Saint-Jacques, entre le Val-de-Grâce et la Sorbonne. La maison est ancienne; elle comprend deux corps de logis, l'un donnant sur la rue, l'autre sur des jardins. Ces deux corps de logis sont séparés par une cour étroite que la hauteur des maisons rend sombre. Les chambres dont la fenêtre s'ouvre sur la cour se louant moins cher que celles qui regardent la rue ou les jardins, Le Bailly occupait l'un de ces réduits privés de soleil et d'air pur, misérablement pourvus de quelques vieux meubles branlants :

Nous qui sommes les noirs bannis,
Nous qui logeons dans des garnis,
Sans feu, sans soleil, sans familles,
Et qui, mêlés aux écoliers,
Coudoyons dans les escaliers
Des gueux, des filous et des filles !

C'est là qu'il dormait d'un sommeil hâtif, fiévreux; qu'il s'éveillait chaque matin avec

mille projets pour la journée; qu'il rentrait, le soir, avec une espérance ou désolé. Il entendait alors sonner la cloche des Feuillantines, et, selon qu'il était gai ou triste, ses tintements lui rappelaient les vers du grand poëte et sa glorieuse enfance, ou bien ils n'étaient pour lui que la voix plaintive, désespérée, du moyen âge et du culte de la mort.

Cependant ses minces ressources s'épuisaient. Savez-vous avec quelle somme d'argent ce jeune homme intrépide était arrivé à Paris, dans cette ville où les riches seuls semblent pouvoir subsister, où il n'avait ni gîte, ni table amie, ni parent, ni personne qu'il connût? Avec moins de soixante francs! En vain, économe et observateur, il avait deviné tout d'abord les moyens de se soutenir avec le moins d'argent possible, car nul ne sut mieux que lui l'art triste de vivre à Paris avec quelques sous par jour; il voyait son pauvre pécule se fondre, lentement, petit à petit, mais sans cesse. Bientôt il ne lui resta plus qu'une vingtaine de francs, dont il devait donner dix-sept, quelques jours plus tard, pour le loyer de sa chambre. Il commença

à vendre ses livres, sa seule richesse, ses jolis volumes de la collection Charpentier, qu'il avait été si heureux d'acheter à Caen et qu'il aimait tant à voir rangés et pressés l'un contre l'autre, comme des amis, avec leur nom sur le dos, nom qui seul fait penser. Il en descendait un, chaque matin, qui ne remontait pas le soir dans la poche du poëte. Hélas! il ne les vendait pas cher aux marchands du quartier. Toute la journée il courait les bureaux de revues; à peine en rapportait-il quelques promesses. Il comprit qu'il ne pouvait garder plus longtemps la chambre bien triste, bien étroite pourtant, qu'il habitait; il s'imagina qu'en d'autres quartiers, du côté des anciennes barrières, il trouverait un logis moins coûteux encore. Il était fort triste. Un matin, comme le mois touchait à sa fin, il entra dans les jardins du Luxembourg.

Après s'être promené quelque temps, il vint s'asseoir sur un banc de pierre, tout près de la Jeanne d'Arc de Rude. Les jardins se développaient dans toute leur beauté. Les lilas de la Pépinière se flétrissaient, mais les marronniers

étaient encore en fleur, bien que les feuilles commençassent à étouffer leurs grappes pâles. Le soleil, qui venait de franchir le dôme du Panthéon, frappait de ses rayons le sommet des arbres baignés de rosée. Une brise vive faisait frémir leurs masses épaisses, balançant harmonieusement leurs ombres sur les statues de marbre blanc. Elle courait toute parfumée, du palais de Marie de Médicis aux derniers tilleuls de l'allée de l'Observatoire, secouait partout la fraîcheur, le mouvement, la vie, les bonnes senteurs et caressait en passant le front abattu du poëte. Lui, songeait avec quelle ivresse il s'abandonnerait aux charmes de pareilles heures, si jamais il trouvait à Paris ce que l'enfant demande chaque matin à Dieu : son pain quotidien.

Jardins du Luxembourg, combien de désespoirs, de dégoûts, de regrets, mais aussi combien d'espérances, d'enthousiasmes et d'amours, ont pris leur vol sous vos ombrages, combien d'âmes blessées, d'esprits créateurs y ont erré ! Vous êtes la joie, la consolation, la promenade favorite, féconde, le domaine des artistes

pauvres et inconnus, vous êtes l'Éden des bohèmes. Voyez, ils habitent vos alentours ; ils ont leur mansarde étroite sur les boulevards, dans les rues qui vous avoisinent et s'éloignent des quartiers où vit la jeunesse frivole et tapageuse; mais aussitôt que s'ouvrent vos grilles dorées, ils viennent à vous; c'est vous en réalité qu'ils habitent. Ils aiment vos corbeilles de fleurs, vos pelouses d'émeraude où marchent les déesses et les colombes, vos grands arbres babillards, les cygnes de vos bassins; ils savent vos allées les plus désertes; vos statues sont leurs amies; ils songent devant vos couchants d'automne, quand la futaie s'emplit de brumes vertes et roses et que le ciel, ardent comme la braise, a la couleur rougie des cimes de vos ormes, dont les feuilles vont mourir. Grâce à vous, leur pensée se maintient fière, élevée, harmonieuse. Leurs quartiers sont tristes, leurs rues boueuses, leur chambre noire et nue, leur nourriture misérable, leurs vêtements à l'abandon, mais quand ils suivent vos allées aux belles courbes, du chœur de marbre de vos héroïnes et de vos reines debout autour d'eux

et drapées dans leurs robes à grands plis, de vos fontaines, de votre palais, de vos souvenirs, ils oublient les misères qu'ils ont laissées à vos portes et méditent, la tête enfoncée dans la splendeur sans limites et la sérénité de l'art!

O Luxembourg! ô mon Éden!
Paradis vert de la Jeunesse!
Les ombrages de ton jardin
Sont les plus doux que je connaisse.

Les dieux y rêvent, beaux et nus,
Dans la gloire et l'éclat des marbres,
Et seuls les oiseaux de Vénus
Ont droit de cité dans tes arbres.

Ta fontaine de Médicis
Apprend aux vierges comme on aime,
Et Galathée y baise Acis
Sous l'œil jaloux de Polyphème.

Frais et toujours renouvelés
Sous le jet d'eau qui les arrose,
Tes gazons verts ne sont foulés
Que par les ramiers au pied rose,

Et les odorantes couleurs
Dont resplendissent tes corbeilles,
Du ciel attirent sur tes fleurs
L'essaim des divines abeilles !

Tandis que le poëte regardait vaguement et tristement le royal jardin, un ouvrier vint s'asseoir à côté de lui. Cet ouvrier attendait quelques camarades d'atelier qui devaient le prendre en passant. Il paraissait avoir vingt-cinq ans ; sa figure militaire était intelligente, ouverte, sans souci et sans gêne. N'ayant rien de mieux à faire, il se mit à reluquer Le Bailly ; il remarqua tout d'abord son abattement, et, avec cette justesse d'appréciation et de coup d'œil vraiment singulière qui distingue l'homme des rues de Paris, il devina sans peine qu'il avait près de lui un jeune homme nouvellement arrivé de province et, sans doute, aux prises avec les misères de la capitale. L'ouvrier comprend facilement ces angoisses, étant presque toujours lui-même traqué par le besoin. Moitié par intérêt, moitié par curiosité, il demanda à Le Bailly s'il habitait Paris depuis longtemps

si le séjour lui en plaisait. On est souvent plus communicatif avec les gens qu'on voit pour la première fois et que l'on sait ne plus revoir qu'avec ceux que l'on rencontre tous les jours. Le poëte le mit au courant de sa situation :

« C'est le plaisir, ça, mon cher, lui dit l'ouvrier ; dans six mois, vous ne serez guère embarrassé en pareille circonstance. L'essentiel, c'est de garder votre monnaie et de filer à la manche du propriétaire. Il ne faut pas être trop de son village à Paris, voyez-vous ; l'affaire est d'y vivre. Les gros locataires payent pour les petits ; c'est la règle. Vous avez deux malles, me dites-vous? ça, c'est embarrassant : bah ! un cadeau au concierge ! On passe deux pantalons, deux paletots, le tout bien rembourré de chemises et de mouchoirs ; on fait trois ou quatre voyages, s'il en est besoin ; on a l'air bon enfant ; on laisse une paire de chaussettes dans la commode, comme souvenir, et quand la chambre est bien nettoyée, on s'en va sans dire bonjour, en ayant soin de regarder le numéro, afin de faire demi-tout à l'occasion. »

Le côté plaisant de ces déménagements clandestins séduit facilement, surtout quand une pénurie véritable est de la partie; mais la nature de Le Bailly était loin d'être gaie: il ne voyait dans la mise à exécution du projet de l'ouvrier qu'une suprême et triste ressource. Il lui objecta qu'il ne savait où transporter son mince bagage.

« Qu'à cela ne tienne, répondit le Parisien. J'habite rue d'Enfer, à deux pas de chez vous. Je vous offrirais bien la moitié de mon lit, mais elle est prise. Vous pourrez apporter tout ce que vous voudrez dans notre chambre et l'y laisser jusqu'à ce que vous ayez trouvé un autre logement. »

En ce moment ses camarades d'atelier arrivèrent. Il les mit rapidement au courant de ce qui se passait, et comme ils s'éloignaient en riant :

« Suivez-moi, continua-t-il, en s'adressant à Le Bailly, je vais vous montrer mon domicile et prévenir ma femme. »

Arrivés devant une vieille maison fort haute de la rue d'Enfer, ils y pénétrèrent, montèrent

quatre étages et se trouvèrent devant une porte basse que l'ouvrier poussa. C'était son logis. La chambre était propre, bien éclairée ; il y avait des rideaux blancs aux vitres, et contre la fenêtre, assise et cousant, une fraîche jeune fille au minois spirituel et satisfait, qui n'avait certes pas de contrat de mariage dans son armoire.

L'ouvrier lui apprit ce qui le ramenait ; elle essaya de consoler Le Bailly, de le réconforter, de le faire rire ; nous croyons qu'elle y perdit son temps.

Il redescendit avec l'ouvrier, qui l'accompagna jusqu'à la maison du numéro 185 ; là, ils se quittèrent. Le Bailly monta à sa chambre, vida ses malles, mit deux paires de pantalons, deux paletots, remplit ses poches de livres, et marcha vers la porte. Au moment de l'ouvrir, il s'arrèta, demeura debout un instant, s'assit sur une chaise, ôta un paletot, un pantalon, vida ses poches et resta.

Nous avons voulu raconter cette aventure du poëte et d'un ouvrier de Paris, parce que, plus tard, nous en aurons une à rapporter, pa-

reille quant aux individus, mais tout autre comme moralité, ainsi qu'on le verra.

II

Le Bailly se disposa à quitter son logis passager. Dès le lendemain de son arrivée à Paris, il était allé porter des nouvelles de sa famille à un jeune homme de Gavray employé dans une maison de commerce. Il retourna chez ce jeune homme, le pria de recevoir ses malles pour quelques jours : il voulait quitter sa chambre, disait-il, et ne savait en quel quartier se fixer. La chose convenue, et le mois expiré, il remit fidèlement au maître d'hôtel les dix-sept francs qu'il lui devait et fit porter ses deux malles dans la chambre de son compatriote. Il prit alors les quelques livres qui lui restaient, en fit une liasse et sortit, l'emportant pour tout bagage.

Il ne savait pas trop où il allait. Il passa le Pont-au-Change, traversa le cœur de Paris et s'enfonça à tout hasard dans les rues qui escaladent Montmartre. Il entra dans deux ou trois hôtels meublés dont la modeste apparence semblait lui promettre un gîte à bon marché. Il dut passer outre. Il s'éloigna de Montmartre et descendit vers la Villette. Enfin il crut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans une maison croulante, lépreuse, mal fermée et mal hantée, sans doute, d'un quartier désert de la plaine des Vertus. Pour dix francs, on lui offrait une petite chambre, pauvre, mais claire, avec une chaise, une table et un lit. Il allait s'y installer, quand le garnisaire lui demanda le *denier à Dieu*, cinq francs, la moitié du mois! Cinq francs ! c'était à peu près toute la fortune du poëte. Il insista en vain; il remit ses livres sous son bras et s'en alla. Il était cinq heures du soir; il marchait depuis le matin et n'avait pas mangé depuis la veille. Il s'éloignait toujours, s'approchant de la campagne, se figurant, nous l'avons dit, que plus il serait loin du centre de Paris, mieux il rencontrerait un loge-

ment à sa convenance. Il cherchait encore, quand les fortifications se dressèrent devant lui longues, uniformes, couvertes d'herbes brûlées. La faim le harcelant, il acheta quelques brindilles de viande chez un charcutier, du pain chez un boulanger, gravit le talus d'une redoute, s'assit tristement, et se mit à manger.

Devant le poëte s'étendait la plaine de Saint-Denis. Le soleil, qui ne l'éclairait plus, faisait étinceler encore au loin les lames de cuivre de la royale abbaye. Bientôt le jour tomba; l'ombre bleue des beaux soirs, voilà l'horizon, les étoiles parurent, et la nuit se fit aux alentours. Des idées poignantes, d'une tristesse infinie, naissaient et mouraient dans le cœur du poëte sans feu ni lieu, tandis qu'il continuait son maigre festin. Mais son esprit actif, fécond en ressources et sollicité par les circonstances triompha bientôt de cette noire mélancolie. Pendant que le jour luisait encore, il avait étudié le terrain, aperçu de hautes herbes au fond du large fossé des fortifications, sondé la voûte d'un pont qui le traversait. Quand la

nuit devint plus épaisse et que dix heures eurent sonné aux clochers du voisinage, il quitta la place où il s'était assis, sortit de Paris, parut s'enfoncer dans la campagne, revint sur ses pas, tourna à gauche, traversa des champs de légumes, arriva au bord des fossés, regarda si personne ne l'épiait, descendit. A travers les herbes qui se renversaient sous ses pas, il se dirigea vers le pont qu'il avait remarqué du haut des talus. Il pénétra sous l'arche. La brise de nuit était froide, la rosée tombait; mais le poëte avait trouvé un abri, un lit, qui ne coûtaient rien; il s'enveloppa dans son mince paletot, s'étendit sur la terre, serra ses vêtements contre son corps et, plein d'une satisfaction amère, s'endormit jusqu'à l'aurore :

Et nunc, poetæ, erudimini!

Ce pont fut, pendant près d'un mois, l'unique domicile de Le Bailly. Au matin, il sortait de sa cachette; toute la journée, il courait Paris, les journaux, les antichambres des littérateurs en renom. Par ces temps de juillet où

l'air, chargé dc poussière, est brûlant, il avait faim et soif; sa poitrine était en feu, il toussait; il buvait aux fontaines publiques, dans le creux de sa main, comme les gamins de la rue, qui le regardaient faire. A la nuit tombante, il regagnait son gîte de chaque soir, en grande crainte d'être aperçu. Parfois il pleuvait; les ondées d'été noyaient le creux des fossés dans des flaques d'eau qui s'étendaient jusque sous la voûte du pont, et le pauvre poëte était obligé de se lever de sa couche mouillée pour se tenir debout contre les piliers de pierre, au milieu des frissons et des frayeurs de la nuit.

Et cependant il ne se décourageait pas. Il travaillait. Si la journée était belle, il restait dans le voisinage des fortifications. Couché dans l'herbe, au frais, il lisait, composait vers ou prose, un crayon à la main et son genou pour pupitre. C'étaient autour de lui de grands silences; des terrains vagues, éventrés de carrières; des maisons isolées, toutes neuves et déjà ruinées; de vastes jardins rayés de longs murs blanchis à la chaux, sans arbres, divisés par carrés de cloches à melons et de plantes pota-

gères ; çà et là, la haute roue d'un puits, noire et immobile, était tendue comme une immense toile d'araignée sur le ciel clair.

Tandis que ces paysages de banlieue, que MM. Edmond et Jules de Goncourt ont décrits avec tant d'acuité et de complaisance, reposaient seuls les regards du poëte, son esprit voyageait dans les grasses prairies, les champs de pommiers et les chemins creux de la Normandie. Il ébauchait quelques-uns des vers touchants de *Ma chaumière*, la première et la meilleure pièce d'*Italia mia*. Oui, il devait la regretter, la pauvre maison du tailleur de Gavray, au bout de la Rue-Haute, près de la Sienne ; il devait la voir bien hospitalière et bien douce, et se trouver bien abandonné loin d'elle, lorsque le soleil se couchait sur la plaine de Saint-Denis, et que la journée écoulée n'avait apporté ni pain ni promesse à l'exilé !

III

Cette position, on le comprend, ne pouvait être longtemps supportable. Le moment vint où Le Bailly dut se résigner à parler ou à mourir de misère et de faim. Il écrivit une lettre poignante au sculpteur Le Véel, comme lui fils du département de la Manche, et pour lequel il avait eu à Caen une lettre de recommandation. L'éminent artiste était alors à Cherbourg où il présidait l'érection de sa colossale statue équestre de Napoléon Ier. Il reçut la lettre du jeune homme, et il lui en retourna deux avec une clef. Dans l'une de ces lettres il disait à Le Bailly de ne pas se décourager; dans l'autre, qui était à l'adresse de M. Frédéric Borgella, rédacteur du *Messager de Paris*, il priait son ami de remettre, en son nom, une petite somme d'argent au poëte; la clef était

celle de son atelier qu'il mettait à la disposition du pauvre garçon sans abri.

Le Bailly s'installa de son mieux dans cet asile inattendu, et, réconforté moralement et physiquement, se mit au travail avec une fièvre nouvelle. Il était tout étonné d'avoir un chez-soi. Il écrivait sur une table de chêne du temps de Louis XII et dormait sur un canapé, roulé dans des tapisseries anciennes qui jadis avaient décoré des salles princières. Entouré d'objets d'art, de statues et d'ébauches, la poésie souriait de nouveau à sa jeunesse qui se redressait toute meurtrie, comme une plante après l'orage.

M. Le Véel revint vers la fin d'août; il traita Le Bailly comme son enfant : à chaque repas son couvert était mis à la table de famille. L'artiste rentrait brisé d'un voyage à la fois glorieux et pénible. Il dut tomber de ses lèvres bien des paroles amères, dans ses entretiens avec ce jeune homme qui venait tenter, confiant et naïf, la même existence dans une autre manifestation de l'art.

Le séjour du poëte dans la maison du

sculpteur ne fut pas de longue durée. Osons dire que M. Le Véel n'eut pas à se louer de lui et qu'il dut le congédier. Nous écrivons surtout l'histoire d'un homme; nous ne faisons pas un panégyrique, nous prions qu'on ne l'oublie pas. Nous désirons que ce travail soit une étude sérieuse; nous devons donc être fidèle et ne pas reculer devant un acte blâmable de notre ami, si cet acte est utile à la peinture de son caractère.

Voici, entre autres, un trait, au premier abord défavorable à Le Bailly, mais qui, si l'on y regarde de près, donnera un excellent aperçu de son tempérament et l'explication de bien des actes que nous avons entendu trop sévèrement incriminer.

M. Le Véel et quelques amis influents, ayant fait des démarches auprès du ministère des Beaux-Arts, en obtinrent un secours de cent francs pour le poëte nécessiteux. Cette somme arriva, sous pli, à son adresse; on la lui remit chez le concierge de la maison. Il ignorait absolument qui lui valait pareille aubaine. Voilà qu'il sort, qu'il court acheter

des habits, qu'il se promène par la ville, qu'il revient à l'atelier et qu'en rentrant chez le sculpteur, il raconte qu'enfin il est arrivé, qu'il va désormais pouvoir se suffire, que plusieurs de ses articles ont paru, que d'autres vont paraître, qu'ils viennent déjà de lui rapporter une forte somme d'argent, etc.

Évidemment cette conduite manque de franchise, est blâmable. Il eût mieux valu qu'en recevant ce secours, Le Bailly s'empressât d'en informer celui qui le nourrissait, lui demandât d'où lui venait cette faveur, le remerçiât en l'apprenant; mais n'est-il pas possible de reconnaître dans la manière d'agir du malheureux garçon un éclair d'indépendance, un désir mal contenu de s'affranchir de l'hospitalité d'autrui, une aspiration ardente, irréfléchie vers la liberté et la renommée, un besoin violent de relever un instant la tête, de soulever, avec tout l'emportement étourdi de la jeunesse, ce poids fatal de la pauvreté, sous lequel il se débattra toute sa vie et qui l'écrasera?

IV

Le voilà de nouveau sur le pavé de Paris. De même qu'il s'était éloigné du quartier Latin pour aller chercher un gîte à la Villette, il quitte le faubourg Saint-Germain, passe devant les Invalides et va demeurer dans un galetas, au numéro 33 de l'avenue de la Mothe-Piquet. Il n'y est pas plus tôt installé qu'il recommence ses courses, cherche à gagner un peu de gloire et un peu de pain. Dur labeur ! car il lui faut écrire pour ne pas mourir de faim des articles insipides, des causeries, des nouvelles sans attrait, aborder des sujets qui lui sont étrangers. Et encore trouve-t-il rarement à placer ces élucubrations, à la vérité sans valeur, dans des publications éphémères ou vaines. Son activité est extrême. Il collabore à une foule de petites revues, journaux, almanachs même. Il

vit au jour le jour, aujourd'hui désespéré, demain plein d'espoir, tenace. En novembre, il entre à la rédaction d'une revue importante, quant au format, mais d'une bien triste espèce : *la Revue des races latines*. Il s'y adonne tout entier. Il écrit à Caen au sujet de comices agricoles ; il traite bravement de questions complétement hors de sa compétence. Cela lui rapporte-t-il quelque argent, du moins? Il n'y paraît guère. Dans une lettre du mois de décembre 1859, il écrit :

« Je voudrais rester dans les lettres où ma place se fait ; mais, sans fortune, comment y penser, quand, l'hiver dernier, je suis resté deux jours dans ma mansarde sans feu ni pain, et quand, le reste du temps, je vivais à la grâce de Dieu? C'est effrayant et sinistre. »

Quel que fût son courage, il avait des instants d'abattement où il jetait sa plume, se croisait les bras et s'écoutait souffrir, car, plus bas, dans cette même lettre, il ajoute :

« J'aurais voulu travailler, eh bien ! ce qui-vive de la faim paralysait mes forces totalement. »

On le voit, ce n'est pas ici la joyeuse bohème de Henri Murger et de Gérard de Nerval, celle du moins qu'ils font rêver. Leur bohème, à eux, libre, insouciante, a pour compagne obligée la santé des jeunesses fortes, les amours et les longs espoirs. Surtout elle a pour soutien, pour témoin, pour charme, la camaraderie. Et lui, le pauvre poëte bas-normand, il est malade et il est seul : il n'a pas d'argent pour aller, le soir, aux brasseries, s'étourdir dans des conversations frivoles, se retremper quelquefois dans un entretien sérieux. Le petit nombre des jeunes gens qu'il connaît ne recherche guère sa société, et lui ne tient pas à eux. Quand il n'est pas solliciteur auprès de la presse et de ses maîtres, c'est un solitaire. Aux heures où il s'oublie en des rêves de temps meilleurs, il se sent peut-être attiré vers l'amour, vers la confraternité, vers une existence moins isolée; mais ces heures-là passent rapides, sont lentes à revenir. La pauvreté, la souffrance l'accablent, tuent ses aspirations à peine écloses. Sa jeunesse est pâle, débile; elle n'échauffe pas ses membres grêles; son cœur seul est chaud,

mais se consume dans la mélancolie et l'abandon. Jamais une femme n'égaye de son rire clair le logis froid et sombre du poëte. Tout seul il se lève; tout seul il travaille, un travail qui n'est pas d'inspiration, mais un labeur mercenaire; tout seul il rôde par les rues, humble, toussant, mal vêtu; tout seul il se couche en son quartier triste, retiré, de bonne heure endormi. Et il avait vingt ans, et il était poëte, c'est-à-dire éminemment sensible et pâtissant deux fois!

L'hiver 1858-1859 fut rude à traverser. Les déceptions, les dégoûts, une tâche ingrate et prescrite, la faim, la maladie, s'acharnèrent sans pitié sur cette nature délicate. Dans cette misérable chambre que nous visitions naguère, bien des heures ont coulé lentes, grelottantes, désespérées pour ce faible enfant, quand, le jour comme la nuit, il pleuvait par la cheminée dans son âtre sans feu, et que la bise mouillée et sifflante ébranlait sa fenêtre mal close!

Au retour du printemps, au moment où l'air se faisait plus doux et sollicitait les bourgeons

qui rougissaient les ormes plantés en face de la maison que le poëte habitait, il tomba tout à fait malade et ne put plus se lever.

Pas d'argent, pas de médecin, pas de remèdes, pas plus qu'un visage ami à son chevet. Alors de sinistres visions, de terribles réalités traversèrent son esprit. L'hôpital, si redouté de l'homme de la province, lui apparut fatal, dévorant, avec ses longs rangs de lits égaux, son air morbide, tiède et fade, ses râles d'agonie, ses gardiens, ses sœurs de charité, ses morts qu'on enlève et qu'on met en bière sous vos yeux! D'une main effrayée plus encore que défaillante, il écrivit sa position à sa famille. Son père arriva lui-même à Paris, et ramena son fils mourant à Gavray.

V

Gavray, nous l'avons dit au commencement de ce livre, est situé au fond d'une vallée, sur les deux rives de la Sienne.

La rivière dévale alerte et claire, tantôt profonde, souvent basse, et laissant parfois à découvert toute une part de son lit de graviers et de cailloux noirs. Les menthes, les reines-des-prés, les glaïeuls, les amaryllis, pavoisent ses berges; les nénuphars étalent sur ses eaux leurs larges feuilles plates et leurs grandes fleurs jaunes et blanches. Qu'ils se rapprochent d'elle ou qu'ils s'en éloignent, les coteaux la regardent dans une contemplation immobile et sereine, jamais lassée. Ils forment, au tournant des vallons, des caps boisés au bout desquels se dresse parfois quelque roche druidique. Des hameaux, des fermes isolées, des églises de

village, apparaissent çà et là, sur le flanc des plateaux couverts de champs cultivés et d'arbres innombrables. Au printemps, quand mai empanache de fleurs la tête arrondie des pommiers, par grandes places, les coteaux sont tout blancs comme après une tombée de neige. En automne, ils sont dorés, et rien ne peuple l'âme de rêveries comme l'aspect de ces paysages où les chênes, les hêtres, les frênes, les aulnes, laissent tomber une à une leurs feuilles rougies, et où le vent mouillé qui passe, en écartant leurs branches flottantes, découvre parfois les murailles grises de quelque abbaye en ruine, qui croule au bord des prairies, dans un religieux et mélancolique isolement.

VI

Le Bailly sentait toutes ces choses : aussi se plongea-t-il avec ivresse, au retour d'avril,

dans ces campagnes dont il connaissait si bien les retraites. La force lui était revenue avec le repos et les bons soins. De longues promenades d'hiver, par ces matins de gelée blanche, où l'air est pur, brillant et sain, avaient rendu à son corps quelque chose de cette énergie, de ce *ton*, qui ne faisaient jamais défaut à son esprit. Or cet esprit avait travaillé pendant les mauvais mois, dans la fièvre de la maladie, du lit et des insomnies. Possédé par d'impérieux besoins de production, le cerveau plein de rhythmes, il avait cherché, avec le raisonnement, un thème qui pût donner à ce poëme indécis non seulement la fixité, mais encore l'actualité.

La campagne d'Italie, épique en ce qu'elle fut dans le peuple un élan du vieux cœur aimant des Gaules, avait remué toutes les imaginations. L'homme de Boulogne, de Strasbourg, du Deux-Décembre et de Sedan, n'entreprit peut-être cette guerre que pour refaire dans sa frontière sud-est, par le recouvrement de la Savoie et de Nice, la France de la République, défaite par son oncle; il fut peut-être violenté par ses

frères conspirateurs, selon la tradition cléricale; certainement, il apporta dans cette aventure beaucoup de ses instincts d'ancien *carbonaro* et de *risque-tout*. Mais, que l'Italie ne l'oublie jamais, si l'âme italienne est capable de générosité, le sang qui fut versé de Montebello à Solférino, coula pour que l'Italie ne fût plus serve de l'Allemand; pour que ses grands citoyens n'allassent plus mourir sous les Plombs ou au Spielberg, pour qu'elle s'appartînt ; ce sang loyal ne coula pas pour l'accomplissement d'une idée politique : certes, Sylvio Pellico ne s'y fût pas trompé. Armand Le Bailly comprit l'entreprise dans son essence poétique et populaire, la seule vraie au demeurant : elle fut le thème qu'il cherchait.

Il composa la plus grande partie des pièces d'*Italia mia* au cours de l'été, dans une fièvre créatrice qui ne se lassa pas pendant des mois. Il avait trouvé, au grand air, en plein soleil, une salle de travail.

Au moyen âge, une forteresse qui commandait la route de Villedieu à Coutances, et gardait le passage de la Sienne, dominait Ga-

vray et ses environs. Elle se dressait à l'endroit même où le plateau se ravine et descend dans la prairie. Il n'en reste plus que la base des tours et quelques pans de murs drapés de lierre et formant encore une sorte d'enceinte. C'est là que Le Bailly travaillait. Il avait à ses pieds les toits de sa bourgade natale; derrière lui s'étendaient des champs d'ajoncs, des blés, une campagne découverte que le soleil inondait de rayons : partout, aux alentours, la solitude et le silence. Le poëte errait dans les ruines, grimpait et s'asseyait aux brèches des tours comme *Quasimodo* hantant les recoins de Notre-Dame. Il enfantait, groupait, amenait ses vers à leur forme définitive, les répétant à haute voix, et chantant les strophes ailées et frémissantes comme de jeunes oiseaux, au vieux burg normand dont elles réveillaient les échos. Aux heures les plus ardentes de l'après-midi, il faisait de longues promenades sur les plateaux, en pleine lumière, fou et marchant à grands pas, et ce n'est qu'inondé de sueur, brisé, la tête en feu qu'il rentrait dans l'antique gîte féodal, pour y con-

tinuer son idéale besogne. Elle alla vite, trop vite sans doute; mais, du moins, le soleil de France a prêté aux poésies peut-être confuses de Le Bailly un enthousiasme et une chaleur tels que le soleil d'Italie lui-même n'aurait su leur en prêter davantage.

Il resta à Gavray, au milieu de ce travail incessant, jusqu'à la fin d'août. A son départ, il avait en manuscrit la majeure partie d'*Italia mia*, et il emportait la promesse que, lorsqu'il aurait un livre digne d'être publié, son bienfaiteur ordinaire lui en payerait l'impression. Fortifié par cette pensée, il se sentait alerte, capable de supporter la vie hasardeuse et terrible qu'il menait à Paris. Il partit donc, en adressant à sa famille et à son pays de touchants adieux :

Adieux au vieux castel ! adieux à la tourelle
Où j'allais me nicher comme une tourterelle,
Pour dormir et rêver pendant des jours entiers,
Où j'effeuillais les fleurs de lait des églantiers !
Adieux à ces objets chéris pendant l'enfance !
Adieux au champ Saint-Luc ! adieux à la Bérance !
Adieux à la famille !... adieux au père gris,
Qui n'a que quarante ans et qui déjà se penche,

Comme les deux bouleaux chétifs et rabougris
Qui sur notre jardin jettent leur ombre blanche!

. . . .

Il y a dans cette pièce, intitulée *Ma Chaumière*, une étonnante vérité d'émotion, un amour sincère de la nature, et, malgré ses imperfections, seule elle mériterait que le petit volume qui la renferme ne pérît pas.

VII

Voilà le poëte revenu à Paris. Comme toujours, il s'en va loger du côté des barrières, à Grenelle, rue de Grenelle, nº 1. Il revoit les quelques personnes qu'il connaît, retrouve les petits journaux, les petites revues, auxquels il collabore ; il a retrouvé surtout la pauvreté et son triste entourage. La table de famille n'est plus là quand les tiraillements de son estomac sonnent l'heure du repas, comme un carillon lugubre. Il a faim, pas de pain ; il pleut, ses membres grêles tremblent sous les premiers vents d'automne. Alors il a des cris de désespoir :

« Oh ! je suis né sous une cruelle et sanglante étoile ! il faut la suivre ; il faut aller à la Morgue en passant par le Pont-au-Change ou le filet de Saint-Cloud. »

Épuisé, il tombe enfin sur son grabat. Qu'y faire, misérable et seul ? Il n'est pourtant pas possible de retourner à Gavray. Comment, d'ailleurs ? Encore si c'était tout que souffrir ! on pourrait souffrir, et sans plainte, au milieu de l'isolement et de l'abandon. Mais les soins, mais la nourriture que ce corps délabré réclame encore ; mais ces remèdes qui soutiennent et calment ? Où aller ? Où prendre ce qu'il faut à celui qui n'a rien ? Où ? si ce n'est à l'hôpital. Il y va donc, malgré ses répugnances, malgré son effroi. Il s'est levé comme il a pu ; obligé de s'arrêter à chaque pas, exténué, le cœur gros de tristesse, il s'en vient frapper à la porte de la Charité où on le couche dans la salle Saint-Michel, au lit nº 14. Et il y avait trois semaines à peine qu'il avait quitté la Normandie !

Il ne reste à l'hôpital que quelques jours. Un des médecins de la maison s'intéresse à lui et l'envoie à l'asile de Vincennes.

Nous ne pouvons donner ici une description de cet établissement. Qu'il nous suffise de rappeler l'idée qui a présidé à sa fondation, idée

belle et humaine, de quelque part qu'elle vienne. L'asile est un bâtiment énorme. Adossé au bois de Vincennes, il s'élève au bord de la vallée profonde où la Marne coule au milieu de ses îles couvertes de peupliers. Les convalescents, à leur sortie des hôpitaux de Paris, trouvent dans cette maison une nourriture fortifiante, des soins généreux et délicats ; le linge y est de lin pur, d'une grande finesse, et tout y respire l'abondance et la propreté.

Le poëte y rencontra ces bienfaits et, ce qui console de bien des maux et de bien des privations l'homme intelligent et malheureux, la déférence. Le directeur lui permit de temps en temps une promenade dans les bois d'alentour. Il put ainsi échapper quelquefois aux dégoûts de la vie en commun, et savourer la solitude si chère à l'artiste. Toutefois l'hôpital est l'hôpital, et Le Bailly ne se crut pas plus tôt rétabli, qu'il se hâta d'en sortir. Son organisation fiévreuse ne lui permettait pas d'ailleurs de rester longtemps au même endroit. Son corps se traînait à terre, mais sa pensée voyageait sans trêve, et il fallait que le

corps suivît, quoi qu'il en eût. Pas toujours cependant! Écoutez cette lettre où il annonce son départ:

« Les futaies de Vincennes pleurent leur sylvain, comme Orphée pleurait son Euridyce. Elles disent: « Où vas-tu, poëte? Vois! nos « feuilles vont jaunir, nous allons chanter le « *Libera* de l'hiver. Reste ici, pour secouer sur « le linceul de la nature mourante le goupillon « béni trempé dans les larmes de ton cœur. »

« Et j'ai répondu, moi, comme Millevoye:

Votre beauté navre mon âme,
Il me faut toujours le printemps!

« Adieu donc; je pars pour l'Italie: les poitrinaires s'attirent, la douleur aimante la douleur.

C'est sous ce ciel que je voudrais mourir! »

Vous l'entendez, le pauvre enfant; il dit qu'il part pour l'Italie et il le croit. Vous verrez tout de suite où il va. Nous doutons qu'il ait existé beaucoup d'hommes aussi complétement domi-

nés par leur imagination. Il semble que le corps et tout ce qui en dépend ne fût pour Le Bailly qu'un méchant fardeau qu'il tirait après lui.

Écoutez encore ce touchant *post-scriptum* de la même lettre, où l'Italie est déjà oubliée :

« *P. S.* — Lorsque je suis entré à Paris une pluie glaciale tombait par torrents sur mes épaules disloquées par la maladie. J'étais à moitié désolé, quand je me suis souvenu de votre mot charmant, tout parfumé de bonté de cœur :

Non semper imbres!

« De grâce, hâtez-vous de me mettre sous votre parapluie pour me conduire chez M. H... et chez M. B... »

Et qu'est-ce que ces MM. H... et B...? Des employés de la maison Firmin-Didot. Que demande Le Bailly? Qu'on lui confie la rédaction de quelques articles d'un dictionnaire que Didot va éditer. Il est bien loin de partir pour l'Italie!

« M. B... n'avait que des politesses à me faire. C'est beaucoup dans ce monde où les poëtes sont mis à la porte comme des chiens. M. H... n'a pas été moins charmant. Il a mis l'utile dans l'agréable. J'ai eu dans MA une dizaine de notices qui n'étaient pas encore patronées. Elles ne feront pas deux pages dans le volume. »

Il travaille donc à ces bagatelles. Encore éprouve-t-il une foule d'ennuis à leur endroit. Il a repris son logement à Grenelle, sa vie laborieuse et tracassée. Il cherche à se rattacher à l'existence. Hélas! il avait trop présumé de ses forces. Les privations, un régime malsain, ne tardèrent guère à annihiler le bien-être relatif qu'il devait au séjour et aux bons soins de la maison de Vincennes. Une nouvelle crise se déclare, plus violente que la première, sa faiblesse devient accablante; il lui faut rentrer à la Charité, dans la même salle, dans le même lit qu'il vient de quitter.

En ces moments-là, Le Bailly est vraiment admirable. Il souffre, ou bien si la douleur s'endort, c'est dans la prostration et la chaleur

absorbante de la fièvre. Qui ne croirait qu'il va s'abîmer dans l'amertume et la tristesse de sa jeunesse flétrie, ne rien faire, oublier la vie dont il est séparé? Tout au contraire. Puisque la maladie et la fièvre le nourrissent, il s'élève au-dessus des soucis de l'existence matérielle; il dédaigne et les journaux et les tristes revues qui lui donnent parcimonieusement un morceau de pain; il nage en pleine poésie :

7 octobre 1860.

« Malgré ma faiblesse, j'ai encore travaillé, j'ai même eu de belles nuits poétiques semées de songes d'or. Dans une de ces visions plus intuitives que les autres, parce que j'étais plus faible et le délire plus profond, j'ai écrit dans ma cervelle une belle pièce pour Garibaldi, intitulée : *Un million de fusils.* »

Il va de nouveau sortir de la Charité. Il écrit :

« Je quitte l'hôpital probablement lundi matin, si ce n'est dimanche. Je me suis élevé au-dessus de la faiblesse physique par la

puissance morale. J'ai dit : Il faut marcher ! »

Il se lève et marche en effet, mais à grand'-peine. Cette fois encore, il s'est illusionné sur ses forces. Du moins, le brave médecin qui l'a déjà secouru l'envoie à Vincennes, comme en septembre. Il y reste une quinzaine de jours pendant lesquels il recommence ses promenades solitaires sous les bois. Son état s'améliore visiblement, l'espérance de vivre lui rentre au cœur avec ces violents désirs de réputation littéraire, qui, du reste, ne l'abandonnèrent jamais. En novembre, il retourne à Paris.

Cependant, malgré ces luttes et ces misères, l'heure charmante et anxieuse où l'artiste va donner au public sa première œuvre allait sonner pour Le Bailly. On était au printemps de 1860, en avril, mois où les violettes éclosent dans les bois et les volumes de vers aux vitrines des libraires. *Italia mia!* allait paraître. Titre chaud et enthousiaste, inspiré par un cri de Dante, le grand Florentin plein de haine et d'amour! La main frémissante, la poitrine émue, le poëte corri-

geait les épreuves de son livre, et, des feuilles encore humides, l'odeur âcre de l'encre d'imprimerie lui montait au cerveau comme un parfum de gloire.

Les frères Garnier éditèrent *Italia mia* avec des conditions favorables pour Le Bailly, qui d'ailleurs en paya l'impression, grâce à la générosité de son bienfaiteur de Gavray. La presse vanta cette œuvre de promesse, d'inspiration ardente et vraie, d'actualité. Le *Siècle,* journal si répandu en ce temps-là qui fut son temps prospère, car jamais journal ne flatta davantage les passions généreuses et aveugles du peuple en ce qu'elles ont de plus conciliable avec le gouvernement militaire d'alors, le *Siècle* consacra dans l'article *Premier-Paris* quelques lignes à Le Bailly et à son livre. En un mois, il en fut vendu près de deux cents exemplaires, nombre prodigieux, croyez-le bien, jeunes poëtes! Nous avons dit, prodigieux : acceptez cette triste épithète avec un fier courage, qu'elle ne vous effraye pas, qu'elle ne vous détourne pas de votre voie, voie sacrée par excellence; qu'elle serve seulement à

rendre pour vous moins amère la chute des belles illusions du premier matin!

Jules Janin, Louis Ratisbonne, Arsène Houssaye, Ernest Legouvé, critiques d'autant plus influents qu'ils sont eux-mêmes des hommes de création, apportèrent à Le Bailly leur concours empressé, vibrant, cord'al. *Italia mia* fut un succès.

Le poëte marchait, ébloui, dans son rêve. Il courait de quartier en quartier, recevant partout des félicitations. Fiévreux, il attendait l'heure de l'apparition des journaux du soir. Les feuilletons du lundi, consacrés à la critique littéraire, lui faisaient trouver les semaines longues, quand il n'y rencontrait pas une appréciation de son œuvre. Du côté de la presse, du moins, il éprouva peu de déceptions; mais une remarque poignante ne tarda pas à tirer son esprit du songe glorieux qui l'enivrait : il restait pauvre au milieu de cette renommée, pauvre comme dans la cour de l'hôpital!

Il allait presque chaque jour chez les libraires s'informer du nombre d'exemplaires vendus; et comme il lui fallait vivre, et qu'il

n'avait pour unique ressource que le prix de ces volumes, il le prenait, hélas! diminué des remises. Ce n'était guère. L'insouciance, la joie du premier succès, l'ivresse de se sentir acclamé, les camarades, firent si bien que les quelques pièces d'or qui entrèrent dans sa bourse ne tardèrent pas à en sortir. Au bout d'un mois, la vente d'*Italia mia* s'était arrêtée, au moment même où les journaux cessèrent de s'en occuper. C'est le sort de bien des œuvres que l'on aurait crues plus viables; tout à coup le silence se fait autour d'elles; les poëtes s'en vont dans l'oubli, et les exemplaires sur les quais.

Le Bailly se trouva bientôt face à face avec la réalité de sa position nécessiteuse; ses vêtements étaient en lambeaux; son concierge lui réclamait le loyer de sa chambre; il n'avait pas toujours les quelques sous de son maigre repas. Et pourtant, il tenait presque cette renommée qu'il avait entrevue comme un filon d'or et de gloire. Dérision! il recevait des invitations à dîner chez la princesse de Solms, aujourd'hui Mme Ratazzi, et il n'avait pas d'ha-

bits pour sortir ! Que de fois il nous a raconté de quelles précautions il usait, pour que M. Legouvé ne s'aperçût point du triste état de sa chaussure, surtout si quelque visite survenait. Pauvre enfant, dont le nom brillait de quelque éclat et qui demandait à l'ombre des appartements de voiler sa misère ! Certes, il a été donné à peu d'artistes de savourer à plus longs traits la railleuse mélancolie de ces comparaisons.

De grandes consolations lui arrivaient du moins, de temps en temps. Des lettres d'hommes en vue, auxquels il avait dédié son livre, l'encourageaient, lui témoignaient une estime affectueuse, lui ouvraient des maisons où il pouvait goûter parfois la communion des gens d'esprit, l'un des sentiments les plus purs et les plus choisis que l'on puisse éprouver. Hélas ! ces compensations à sa détresse ne tardèrent pas à lui manquer à leur tour.

VIII

Chaque été, il vient un moment où le monde des lettres et des arts disparaît de Paris. Poëtes, sculpteurs, peintres, romanciers, gagnent la province. La grande nature réclame ses enfants préférés. Le soleil éclatant aux fenêtres, le ciel bleu sur les rues, la feuillée aux arbres des promenades, les cris des oiseaux dans les jardins publics, emportent la pensée vers les campagnes où l'espace déroule ses féeries. La grande ville est à peu près abandonnée aux gens d'état, aux marchands et aux étrangers. Tout artiste éprouve l'impérieux besoin de rafraîchir son front au vent libre qui court les champs ou les grèves, de même que les jeunes femmes vont retremper et raffermir dans les froides eaux de la mer leur corps fatigué par un hiver fiévreux. Aussi n'est-il pas de

poëte, si pauvre qu'il soit, qui ne songe alors à demander un abri au toit paternel s'il est assez heureux pour le posséder encore.

Oh! lorsqu'on a vécu une longue et laborieuse année de cette vie haletante, abandonnée, égoïste, de Paris, avec quel épanouissement du cœur on se retrouve à la table de famille, entouré d'anciennes connaissances, de parents et d'amis, auxquels on peut, à bon escient, donner son estime, sous le regard heureux et attendri de son père et de sa mère! Et puis, si loin qu'il soit, si longtemps qu'il s'absente, nul plus que l'artiste n'aime le pays où il est né; il y est sans cesse par la meilleure partie de lui-même; lui seul sait peupler de rêveries et d'invisibles fantômes les campagnes où son enfance et sa première jeunesse s'écoulèrent, et le souvenir des illusions d'autrefois est trop souvent toute sa somme de bonheur.

Cette année-là, Armand Le Bailly était sollicité à ce voyage d'une façon toute spéciale. Il s'imaginait que ses vers avaient été lus par les quelques personnes marquantes de son pays, et il se complaisait à la pensée de l'accueil qu'il

devait en recevoir à son retour à Gavray, acclamé par la presse parisienne, ayant définitivement pris place parmi les littérateurs contemporains, devenu relativement célèbre. Il se trompait. Nous le dirons ailleurs, les poëtes semblent oublier que celui qui aime les vers est poëte lui-même, et que les poëtes sont bien rares. Le Bailly oubliait encore qu'en province, on regarde plutôt à l'habit qu'au talent; Paris ne vaut guère mieux, hélas! et il l'avait pu lire depuis longtemps dans Sedaine.

Quoi qu'il en soit, vers la fin de juin, il fit ses préparatifs de départ. Il passa encore une fois chez les libraires, et y reçut quelque argent; il en reçut également de plusieurs grandes villes où son œuvre avait été déposée. Ces petites sommes réunies lui permirent de s'habiller d'une façon plus sortable, et, par un beau soir, il prit le chemin de la Normandie.

Il ne se rendit pas tout d'abord à Gavray. Il voulait visiter Cherbourg, la mer, les îles de la Manche. Comme sa bourse était légère, il emportait un certain nombre d'exemplaires d'*Italia mia*, qu'il se proposait de vendre lui-

même, pour subvenir à ses dépenses, un peu semblable en cela aux étudiants allemands qui vont de ville en ville, donnant des concerts et payant de cette façon leur table et leur lit à l'auberge. Il offrit son livre, en effet, dans plusieurs hôtels où la jeunesse administrative et nomade des petites villes prend pension; mais comme, par une sorte de fierté pudique, il affublait sa personnalité d'un pseudonyme et se disait seulement voyageur en librairie, il intéressa beaucoup moins les jeunes gens auxquels il s'adressait, de sorte que son projet avorta en partie. Force lui fut donc de se diriger sur Gavray, sans plus attendre; là, du moins, l'amour de son père et de sa mère et le bon soleil des prairies de la Sienne ne lui firent pas défaut.

Donnons ici, rapidement, notre appréciation sur les premières poésies d'Armand Le Bailly. Toute pleine de déboires qu'elle est, la période que nous venons de raconter est de beaucoup la plus heureuse de cette existence vouée au malheur. Il nous déplaira moins de critiquer l'œuvre du pauvre poëte, tandis que nous

nous le représenterons vaillant encore, et parcourant, sans trop de soucis, les campagnes de son pays natal.

IX

Nous venons de relire *Italia mia* et nous avons essayé de surprendre dans ce livre l'esprit d'Armand Le Bailly, qui y est tout entier. Ces poésies n'ont point les vertus qui font qu'une œuvre traverse les âges. Loin de là. Parmi les quarante-quatre pièces qui composent le volume, il n'en est pas une seule qui soit complétement belle. Le grand art en est absent. A côté de vers charmants, les trivialités, les faiblesses abondent. Composées vite, dans la fièvre, ces pièces sont des torches d'où jaillissent des étincelles, mais qui se consument rapidement et tout entières. Et il n'en est pas ainsi d'*Italia mia* seulement dans l'œuvre d'Armand Le Bailly; les

mêmes défauts se retrouvent dans tout ce qu'il a produit, à côté des mêmes qualités. La grande jeunesse, la maladie, la misère, influèrent nécessairement sur cette organisation, de choix après tout, mais ce n'est pas ici le moment de tenir compte de ces influences fatales, puisque nous ne devons considérer que les résultats bons ou mauvais, abstraction faite des causes.

Toutefois, et tout en réservant les observations précédentes, *Italia mia* est une œuvre poétique, curieuse, originale, et par suite méritant l'estime et l'étude.

Nous recommandons à ceux qui nous liront les pièces suivantes, si jamais les vers de Le Bailly leur tombent sous les yeux : *Ma chaumière, Italie, Vico, John Brown, Sur un crâne d'homme, Civilisations, Marine-Terrace, Guêpes et Roses,* les *Romains de la Renaissance.*

Une qualité précieuse de ce petit livre, c'est qu'il est tout entier tourné vers l'avenir ; aucuns vains regrets pour les choses du passé :

. . . . Au fond de l'Orient
Se levait ce grand siècle où maintenant nous sommes,
Où les dieux d'autrefois sont à peine des hommes !

s'écrie-t-il avec une affirmation pleine d'irréflexion et de jeunesse hardie. Ne lui demandez ni l'amour, ce sentiment mystérieux où notre nature physique a tant de part (et la sienne était bien pauvre), ni les longues méditations devant l'art et l'infini. Le monde ambiant et ses origines lui importent peu ; il vit au sein de l'humanité et pour elle, et il ne lui connaît qu'un guide vers les temps qui viennent : la liberté. Sa pensée, à travers sa poésie, se maintient ardente, fière, républicaine. Telle de ses pièces n'est qu'un cri, qu'un mot, et cependant elle contient parfois cinquante vers. Ce ne sont pas des idées, ce sont des notes musicales. Nous comparerions volontiers chacune de ses poésies à une mêlée sonore où les beaux coups d'épée sont inutiles.

Citons cependant ces vers à John Brown :

John Brown va-t-il mourir ? Ce cerveau de génie
Sur le pavé sanglant roulera-t-il bientôt ?
Oui ! mais rappelle-toi, ma blonde Virginie,
Que tu ne peux tuer, dans sa sphère infinie,
L'esprit avec un long couteau.

John Brown va-t-il mourir? Oui! sur ce grand infime,
Quand les tambours de cuivre ensemble rouleront,
Tu verras, Union, de ton drapeau sublime,
Les douze étoiles d'or s'égarer dans l'abîme,
Et puis s'attacher à son front!

Cette dernière strophe est d'un vrai poëte, nous osons l'affirmer, et si *Italia mia* est loin d'être un chef-d'œuvre, elle suffit du moins à montrer qu'on y rencontre parfois des vers chaudement écrits, du souffle et de la grandeur.

Quand la plante, au printemps, sort de la terre en amour, verdit, se couvre de feuilles, puis se pare de fleurs, les abeilles viennent y boire, et les brises d'été s'y parfumer en passant; bientôt l'automne arrive qui vanne les graines à tous les vents; les feuilles jaunissent et meurent comme sont mortes les fleurs, la tige se dessèche, les racines périssent : encore quelques jours, et la plante aura complétement disparu sous l'eau des pluies et sous le pied des passants. Mais les graines, dispersées au loin, sont devenues d'autres plantes, mais les débris mêmes de la plante mère existent quelque part, invisibles, divisés, atomes capables cepen-

dant d'aider à d'autres créations. Nous croyons qu'il en arrive ainsi du livre le plus éphémère pourvu qu'il ait contenu quelque vertu, quelque principe de vie. Il périt dans la mémoire des hommes, mais son essence ne périt pas; subtile, insaisissable, elle subsiste à jamais dans l'intelligence des générations qui s'en imprègnent.

X

« Je le vois encore avec ses longs cheveux blonds en saule pleureur, image prophétique, habillé au hasard, ses yeux bleus tout égarés, toujours inquiet, ne posant jamais, comme si la terre n'était pas sa patrie. Je suis sûr qu'il n'a jamais pris le temps d'être amoureux, hormis en songe. A première vue, c'était un personnage hoffmanesque ; peu à peu on découvrait le poëte et le rêveur. »

Tel nous apparut Le Bailly en 1860, tel il resta jusqu'à sa mort. Ce portrait frappant, d'une transparence et d'une vérité toutes poétiques, que M. Arsène Houssaye a tracé de notre ami, nous l'avons trouvé dans un touchant article de l'*Artiste : les Poëtes s'en vont !* Nous nous garderons bien d'ajouter à cette peinture; elle est brève, mais fidèle et complète.

J'habitais, en ce temps-là, Coutances, cette vieille ville voisine de Gavray et où Le Bailly avait séjourné quelques mois, au grand séminaire. Une après-midi, vers trois heures, je lisais dans ma chambre, quand on frappa à la porte. Armand Le Bailly entra. Je ne l'avais pas vu depuis le temps de Muneville, alors que nous étions encore des enfants; je reconnus cependant mon ancien condisciple, de prime abord, tant les quelques années qui venaient de s'écouler avaient peu changé sa physionomie. Nous fûmes heureux de nous revoir ; j'avais lu *Italia mia,* il avait appris que je faisais des vers : le passé et le présent nous rapprochaient. Il s'assit et nous causâmes. La fenêtre était ou-

verte sur la grande rue de la ville silencieuse que la haute cathédrale couvrait de son ombre. Et, comme il faisait beau et qu'au delà de la place étroite et serrée entre quelques maisons anciennes et la basilique gothique on apercevait au loin de vaporeux paysages :

« Quel calme ! me dit Le Bailly : là vie doit couler ici bien tranquille !

— Les morts ne s'agitent guère, lui répondis-je. La paix des champs a ses charmes, mais le silence sans fin des petites villes désole.

— Je le vois, tu songes à Paris. A Paris on souffre trop !

— Souffrir à Paris, c'est presque être heureux ! »

Le Bailly me regarda avec un singulier sourire ; puis, en signe d'assentiment, il me prit la main qu'il pressa avec force.

On se tromperait assurément si, d'après ce lambeau de conversation, on supposait que le poëte fût fatigué de la vie tourmentée qu'il menait à Paris et, par suite, aspirât au repos.

L'instant, où plongé dans l'éternel sommeil de cette ville morte, alors qu'un jour tiède et transparent baignait les ogives de la vieille cathédrale et les coteaux lointains noyés dans la lumière; l'instant, disons-nous, où, épris de cette paix des choses, il subissait leur torpeur énervante, peut être comparé, tout au plus, à ces haltes que l'on fait parfois au bord des routes, quand on voyage à pied; on jouit un moment de la fraîcheur ombreuse de l'arbre sous lequel on s'est assis, mais on a hâte de continuer son chemin.

Nous n'avons jamais connu d'artiste aussi enthousiaste que Le Bailly. Il vivait dans une mélodie perpétuelle; il humait les vers comme les bouffées du vent qui passait. Le moindre objet, la moindre circonstance, un nom, un parfum, le faisaient chanter, plus mobile et plus sonore que les roseaux de la Sienne.

Nous avons là, dans un carton, quelques ébauches qui n'ont pas été publiées et qui du reste ne sauraient l'être; entre autres une pièce de vers intitulée : *la Pointe d'Agon*. Elle est

du genre de ces poésies qu'il composait ou plutôt qu'il chantait ainsi, à l'aventure, sur le plus simple motif.

Car ces pièces, nous le répétons, ne sont que musique ; il est impossible de les admettre si on leur demande d'autres qualités. Le Bailly me récita la *Pointe d'Agon,* et, comme cette poésie me semblait étrange, il m'en conta l'origine :

« Je ne sais pourquoi j'ai fait ces vers, me dit-il. La semaine dernière, je me trouvais à Granville, au bout du cap d'où je regardais la mer. Au loin, vers le nord-ouest, une bande de terre frappée par le soleil s'avançait toute blanche dans les vagues sombres, avec une tour à son extrémité. Un pêcheur m'apprit que cette étroite presqu'île s'appelait la *Pointe d'Agon.* Ce nom me plut et, à l'instant, j'improvisai la pièce que tu viens d'entendre. »

Or, cette pièce est une baroque histoire de pêcheuse amoureuse d'un *officier-dragon* — (on le voit, la rime a appelé la légende) — ; les vers en sont singuliers, incompréhensibles, mais cadencés et sauvages comme les vagues qui dé-

ferlaient au pied du promontoire, quand leur fracas mélodieux inspirait le poëte d'*Italia mia*.

Le Bailly venait de passer quelques semaines dans sa ville natale, et, selon son habitude, il avait beaucoup travaillé. Mais à Gavray, hélas! où il était accouru chercher les félicitations de sa famille et de ses compatriotes, il n'avait guère trouvé, à quelques exceptions près, que de la froideur, que de la haine! Qui croirait qu'à l'église, en chaire, les prêtres d'une population, peu instruite peut-être, mais intelligente après tout, avaient pris la parole contre le pauvre garçon, contre son livre, contre le transfuge, et cela parce que, dans une pièce d'*Italia mia*, il disait que Vertot et saint Bernard n'étaient que des atomes, comparés à Jean-Jacques Rousseau, et que, dans une autre, il demandait, par une fantaisie toute de poëte, et d'ailleurs fort commune, qu'on l'enterrât sous un chêne de son village, en dehors du cimetière? De là sans doute ces lignes d'une lettre écrite alors :

« Ici, c'est la mort; j'aime mieux Paris, si

misérable qu'on y soit; ici on n'est pas plus riche et l'on est persécuté. »

Quelque restreint que soit le cadre de ce livre, il nous est impossible de ne pas citer une élégie en prose que Le Bailly adressa au *Moniteur du Calvados*, pendant ce séjour à Gavray. La mort est un thème qui l'occupa souvent. Il venait de perdre un ancien ami, homme intelligent, de génie peut-être, comme il en repose tant sous l'herbe épaisse des cimetières de campagne. Voici cette élégie :

CHANT FUNÈBRE *(pendant le service).*

« Allons, sonnez, cloches! — Enfant, donne le branle à ces voix funèbres. Sonne, sonne!

« Combien je vous aime, pauvres cloches qui pleurez avec moi!

« Ce que ma faible voix murmure dans la poussière, la vôtre, grande et puissante, le porte dans les nues.

« Gémissez donc, ô mes sœurs, bien haut, bien haut vers les étoiles, bien loin dans ces

vallons ; celui que nous pleurons est digne de nos larmes.

« Et les cloches pleuraient.

« Et les prêtres chantaient, disant : « *Beati* « *mortui !* » et les cierges brûlaient, et la foule priait.

« *Requiescat in pace !* » a dit la voix du prêtre.

« Et la bière était muette.

« *Amen !* » ont répondu les voix.

« Et la mère était pâle.

« Adieu, Altève, adieu !

« Et vous qui ne ployez devant personne, rustiques travailleurs aux larges poitrines, vous êtes beaux à genoux, priant pour le génie éteint !

« Adieu ! »

XI

En quittant Coutances, Le Bailly se rendit à Granville pour y prendre le vapeur des îles de la Manche. Il désirait voir l'hôte illustre de Hauteville-House, auquel il avait adressé un exemplaire d'*Italia mia* et qui lui avait répondu avec cette libéralité épistolaire que le grand poëte puise dans un large fonds de condescendance et de bonté.

Je ne devais revoir Le Bailly qu'en 1863, à Paris; quand il revint en Normandie les années suivantes, j'avais cessé d'y habiter. A son retour des îles anglaises, il repassa par Coutances, mais il ne m'y trouva plus. Il y a quelques mois, en feuilletant un vieux cahier, j'y découvris ce mot, écrit au crayon :

16 août, 2 heures du soir.

« Mon cher Frémine,

« Je reviens de Jersey. J'ai passé huit jours à la *Pomme d'or* (hôtel français de l'île) et deux jours chez Victor Hugo, à Guernesey.

« Je retourne à Paris (33, rue Jacob). Tu ne me répondras point, sans doute. Cependant j'ai tenu à te dire que j'ai profité par cette pluie improvisée de ton fauteuil et de ta bibliothèque, en attendant le départ de la voiture de Saint-Lô. J'emporte plusieurs manuscrits et ton souvenir.

« Mes cordialités.

« A. LE BAILLY. »

En relisant ces lignes crayonnées au galop, nous ne pouvons nous empêcher de faire la réflexion banale qu'elles ont plus duré que celui qui les traça. « Les générations des hommes sont comme celles des feuilles, » a dit Homère.

Du mois d'août 1860 au mois de mars 1861, c'est-à-dire jusqu'à la publication de son deuxième volume de vers : *les Chants du Capitole*, le poëte vécut à Paris, à peu près comme avant le succès de sa première œuvre. Il s'était attiré l'attention d'hommes éminents, tout prêts à lui aplanir la voie, à lui procurer l'insertion rapide et, autant que possible, lucrative, de ses productions ; mais il demeurait toujours pauvre et voué à un perpétuel labeur. Et certes, le courage ne lui fit jamais défaut; cette frêle nature avait un ruisseau d'acier dans les veines. Il voulait que les *Chants du Capitole* parussent au printemps, et il y travaillait sans relâche. Au premier éveil de l'Italie, à la courte période de batailles et d'immense espoir déçu à Villafranca, Garibaldi venait d'ajouter un des plus beaux épisodes des temps modernes, et le cœur du poëte vibrait toujours aussi chaud et aussi fécond qu'aux premiers instants.

L'esprit sans cesse aux aguets, il collaborait aux *Races latines;* Louis Jourdan publiait de lui *Salons parisiens*, dans *le Causeur;* il com-

mençait un opuscule où il voulait raconter l'histoire des principaux duels politiques, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet. Toutes ces compositions écrites à la hâte, au jour le jour, ne pouvaient être des œuvres sérieuses, méditées, mais de place en place brillait un éclair; et, du moins, elles sont là pour témoigner que Le Bailly fut un âpre lutteur, qu'il fit selon ses forces, quand il ne fit pas au delà; qu'il fut l'un de ces hommes à qui la légende chrétienne fait promettre la paix par les anges, un homme de bonne volonté.

Lui, cependant, n'eut pas la paix! La maladie, son implacable maladie, toujours présente, reparut plus forte, accablante:

10 décembre 1860.

« Je n'ai rien de bien nouveau à vous dire si ce n'est que le froid me tue et que je souffre beaucoup. Je suis dans un épuisement de facultés déplorable. Je suis couché depuis huit jours, atteint d'une douleur dans la moelle épinière et d'une toux qui m'abat. »

Il travaillait quand même, ou plutôt rêvait de travailler. Couché tout seul sur un grabat, dans son logis sans feu, il pensait à l'asile de Vincennes, aux bons et doux visages des sœurs, aux lits chauds et à la tiède température des dortoirs. Il n'entra point à l'hôpital cette fois, cependant. Le mois de janvier arriva, moins pluvieux que décembre, par suite plus salubre au poitrinaire. Il quitta la chambre et reprit sa vie habituelle de courses obligées à travers Paris, et de promenades solitaires et fiévreuses pendant lesquelles il faisait ses vers. Ce qu'il en produisit pendant le mois de janvier est réellement remarquable, surtout si l'on tient compte des conditions déplorables dans lesquelles il vivait. Même fécondité en février. En mars, les *Chants du Capitole* étaient sous presse, et cependant il collaborait à une multitude de publications périodiques. Pour quiconque connaît la nature des travaux littéraires, il y aura certes étonnement et respect, lorsque l'on considérera quelle âpre énergie, quelle persévérance, quelle vérité et quelle vitalité d'inspiration il fallut à Le Bailly pour

mener de front deux labeurs intellectuels d'un ordre si différent.

XII

Les *Chants du Capitole* n'eurent point le retentissement d'*Italia mia*. La presse se montra généralement bienveillante pour le nouveau livre, mais le public lui répondit moins. Peu de choses durent en France. La question italienne, vivace encore cependant, n'était plus dans les esprits comme un perpétuel enthousiasme; l'enthousiasme s'était changé en une sympathie réfléchie et calme, peu favorable aux compositions ardentes. Le Bailly s'en aperçut vite, hélas ! L'imprimeur avait consenti à publier le volume sans argent comptant, mais sur des billets à échéances fixes. L'un de ces billets, de cent francs, était payable au 10 mai; le moment de l'échéance était venu et le poëte,

bien loin d'avoir cent francs, n'avait pas même six sous dans sa poche pour retirer une lettre non affranchie qu'on lui apporta sur ces entrefaites! « J'ai le cœur plein de mélancolie et de répugnances! » s'écrie-t-il dans une lettre datée de cette époque.

Il en avait été ainsi, on s'en souvient, après *Italia mia;* aussi les *Chants du Capitole* furent-ils son chant du cygne, ses adieux à la poésie. Il avait demandé son pain à sa lyre, et ceux qui l'écoutaient le lui avaient refusé, plus durs envers le poëte créateur qu'envers les chanteurs et les bateleurs des théâtres et des rues!

Italia mia avait beaucoup promis, promis mieux peut-être que les *Chants du Capitole.* Toutefois, du premier au deuxième volume, il y a progrès. L'inspiration moins brillante, moins colorée peut-être, est plus ample, voit plus loin. La forme s'accuse davantage; la composition est plus harmonieuse. Le style surtout est mieux défini, use de mots plus puissants et d'un meilleur choix, respecte plus souvent la langue et la pureté grammaticale. *Mon*

Père, Bandiera, Laura mia, Pétrarque au Capitole, Ne voyez-vous pas son étoile? Machiavel, A l'ombre de Brennus, sont des morceaux d'une poésie élevée, d'une originalité toute particulière et qui renferment une chaleur douce qui échauffe et charme. Dans *Sacra memoria*, pièce dédiée au docteur Maupoint, un de ces infatigables bienfaiteurs dont le pauvre poëte eut tant besoin, on retrouve l'inspiration élégiaque, tendre, et profonde de *Ma chaumière*. L'amour, la nostalgie du pays natal y soupirent comme dans les plus charmantes compositions de Brizeux :

De la pervenche encore, en voit-on dans nos prés?
Que la faulx du faucheur avec frayeur l'émonde,
Cette fleur-là console, embaume les cyprès,
Et voyez, elle va fleurir au bout du monde!
Reviendra-t-elle ici parfumer et mourir?
En aurai-je un fleuron seulement sur ma tombe?
Vivant, que j'ai souffert! Mort, faudra-t-il souffrir?
A l'arche, hélas! Seigneur, renvoyez la colombe
Avec un olivier sur le point de fleurir!

. . . .

. . . .

Hélas, mon vieux château, tout fier de ses tourelles,

De ses trois cents ramiers et de ses landiers d'or,
Jette le cri plaintif des blanches tourterelles,
Et, comme un chevalier, sur sa lance il s'endort!
Les bœufs passent le soir au pied de la colline,
Ils regardent parfois le coq qui tourne au vent,
Ou bien la lune, au fond d'un ciel de mousseline,
Que la brise des nuits roule en l'éther mouvant!
Le peintre y vient rêver, il aime à sa palette
La clarté des vieux jours et l'arome des thyms,
Le vieux castel qui pend comme un vaillant squelette
Et que le grand soleil chauffe tous les matins.

. . . .
. . . .

Citons, çà et là, quelques vers empruntés à d'autres pièces :

Moreau chanta les thyms et les abeilles,
Les soirs rêveurs et les soleils levants,
Et sa Voulzie aux ondines vermeilles,
Les peupliers balancés par les vents,
Les frais ruisseaux, les fauvettes timides
Il n'avait pas songé, le pauvre enfant,
Que l'hôpital avait ses Pyramides,
Son chant de gloire immense et triomphant!

A Hégésippe Moreau.

Il faisait de ces froids dont parlent les mémoires,
Les grand'mères surtout, pendant plus de mille ans,

Qui semblent aux enfants des contes, des grimoires,
Et qui sont, ô mon Dieu! de terribles histoires
Écrites par le sabre et la main des tyrans!
Il faisait de ces froids présageant les déroutes,
Gelant la grande armée avec la Moskowa,
Jetant la sentinelle, arme aux bras, sur les routes,

. . . .

A Victor Hugo.

La mort aux bras d'acier ne marche plus dans l'air,
Elle est partie au loin sur l'aile d'un éclair;
Le champ de la bataille est solitaire et morne;
La Victoire en pleurant, s'endort là, sur la borne,
Les deux pieds dans la poudre. — Et les fiers grenadiers
Gisent, sans mouvement, sous les fleurs d'amandiers!

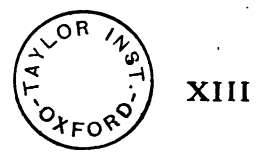
Les Champs de l'Italie.

L'Orient s'éclairait d'une clarté muette,
Le soleil vêtu d'or, rêvait comme un poëte,
Dans les pleurs du matin, aux bords tout blancs des cieux;
L'air était embaumé, pur et délicieux;
La brise du printemps aux mers de Thyrrénie
Donnait un doux baiser; un parfum de génie
Montait des océans dans les immensités;
Naple avec ses volcans chantait ses libertés.
La Grèce, vierge blonde, avait mis sa tunique,
Et Tyrtée, appuyé sur sa lyre ionique,
Sa lyre qui chantait et pleurait sous ses doigts,
Écoutait l'hymne grand et fort des peuples-rois.

. . . .

Caprera

Bornons-nous à ces quelques citations qui ne suffiront pas pour ramener l'attention du public sur les productions de ce jeune homme oublié. Non, *Italia mia* et les *Chants du Capitole*, œuvres rapides, composées en moins de temps que n'en demande l'œuvre en prose la plus restreinte, si elle est quelque peu sérieuse, ne sauraient revendiquer l'immortalité ; mais ces deux petits livres ont un charme et des vertus qui les font aimer. Ils évoquent des terres fleuries, des mers d'azur, une nature volcanique et fiévreuse, les pays du soleil et de la poésie ; et puis ils ont une âme : la Liberté.



XIII

Les *Chants du Capitole* ne se vendant guère, il eût été fort difficile à Le Bailly de faire face aux engagements qu'il avait souscrits, trop confiant qu'il était en son premier

succès; mais les frères Garnier et l'éditeur Pick le tirèrent d'embarras en lui prenant, à leurs risques et périls, la majeure partie de l'édition.

C'est à M. Pick, dit de l'Isère, que le poëte dut ses meilleurs jours. Homme bon, confiant, nature enthousiaste, plus artiste que bien des artistes qu'il secourut et aima, sans avoir à s'en louer toujours, il fut pour Le Bailly plus qu'un protecteur, plus qu'un ami, il fut longtemps son père nourricier et son médecin. Il l'avait rencontré pour la première fois en 1860, au dîner de sixième année de l'ancien *Gaulois*; le poëte y lut des vers à la Pologne, et M. Pick, à cette occasion, prit sa défense contre les railleries de quelques convives plus superficiels que sérieux. Il avait deviné, entouré de soins et de bons offices, ce jeune homme chétif, malade, qui avait des étincelles dans le regard, et il ne l'abandonna que lorsque le poëte, oublieux et ingrat parfois, ou plutôt pauvre épave errante à tous les vents de la nécessité, s'en alla ailleurs.

C'est chez M. Pick, dans sa maison de la rue du Pont-de-Lodi, que Le Bailly se lia d'habitude,

sinon d'esprit, avec un grand nombre de littérateurs et d'artistes contemporains. Là venaient MM. Coligny, Castagnary, Staal, Fernand Desnoyers, Courbet, Émile de La Bédolière, Pierre Dupont; on y rencontrait aussi Charles Monselet et Champfleury. Pick allait souvent se distraire avec eux des tracas de son commerce, dans une ombreuse vallée de Fontenay-aux-Roses.

Au creux de cette vallée étroite qui naît sous les saules pleureurs de la fosse Bazin, à l'ombre des coteaux boisés du Plessis, et s'en va doucement mourir vers l'est, au pied des pentes molles de Sceaux et de Bourg-la-Reine, on rencontre une auberge autrefois bien connue de la bohème parisienne. Henri Mürger et Champfleury la fondèrent, dit-on; Courbet peignit son enseigne, et ne dédaigna pas d'en écrire l'adresse très-réaliste : *Au coup du milieu, chez la mère Cense.* C'est un groupe de maisonnettes en terre, couvertes de chaume et enveloppées de plantureuses gerbes de lierre; deux rangs de tonnelles avec leurs bancs et leurs tables de bois d'un style tout primitif

s'arrondissent dans le jardin entouré de hautes haies vives; de grands peupliers bruissent au-dessus, si bien que, de loin, on n'aperçoit qu'un lambeau de toiture à demi noyé dans les feuilles. Bien des Schaunard et bien des Musette vinrent jadis s'asseoir sous les tonnelles de la mère Cense, et nul doute que Henri Mürger ne pensât à la guinguette de Fontenay-aux-Roses lorsqu'il écrivit cette strophe délicieuse :

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te parais autrefois
Et, comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois.
Assis le soir sous la tonnelle,
Nous boirons encor ce vin clair
Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air !

En parcourant l'*Almanach parisien* de 1862, publication fort spirituelle et fort intéressante de Pick de l'Isère, et dont Fernand Desnoyers était le rédacteur en chef, nous y retrouvons le récit d'une journée à la joyeuse auberge, en date du 28 juin 1861, avec un impromptu de

Le Bailly aux convives qui comptaient Champfleury et Courbet parmi eux. Ce gîte et cette vallée plaisaient au poëte et nous y reviendrons plus tard. Resté seul dans l'auberge champêtre, quand ses amis heureux et bruyants l'avaient quittée, il s'y complaisait dans l'étude et la fraîcheur. Les environs en sont charmants, pleins des souvenirs de Chateaubriand, de Mme de Girardin, de Georges Sand. Le Bailly écrivait à l'improviste, sous les branches, au bord des routes, les articles d'actualité, les nouvelles à la main qu'il publiait, çà et là, où il pouvait. Il eût préféré sans doute des sujets plus élevés et plus selon son cœur, mais la nécessité le talonnait sans cesse, et cette sombre amie dut bien souvent le remplir d'amertume au milieu du soleil, du chant des oiseaux et des arbres frémissants.

XIV

Tous les ans, vers la même époque, c'est-à-dire en juin ou en juillet, le poëte était pris d'un insurmontable désir de revoir la Normandie. Il faisait alors ses petits préparatifs de départ, avisait à se procurer quelque argent, allait faire visite au chef du secrétariat du chemin de fer de l'Ouest, en obtenait un billet gratuit, et disparaissait de Paris pendant deux ou trois mois. Il s'en venait à Gavray d'où il ne sortait guère. Pourtant, si d'aventure il tombait dans sa poche une ou deux pièces d'or, il se rendait à pied, dans les environs de Granville, au joli village de Saint-Pair, où il s'installait à peu de frais, dans une auberge de la côte, en face des îles Chausey et des Minquiers. Il rôdait le long des plages, s'enivrant des senteurs marines, ou gravissait les falaises

de Carolles d'où l'on découvre le rocher solitaire de Tombelaine, et, plus loin, le mont Saint-Michel avec sa magique abbaye toute rouge sur les larges eaux vertes. Et puis, de nouveau, la nostalgie de Paris lui rentrait au cœur. Il retournait à Gavray, faisait une dernière promenade aux bords de la Sienne, embrassait sa famille et revenait sur la brèche.

Cette année-là, il reparut en septembre et se hâta de se présenter à la maison hospitalière de l'éditeur Pick. Bien lui en prit. Il devint plus souffrant, ainsi que cela lui arrivait toujours en cette saison, et des soins particuliers lui furent bientôt nécessaires. M. Pick, qui connaissait l'attrait que Fontenay-aux-Roses avait pour le poëte, lui proposa d'y passer quelque temps. La mère Cense, que la pauvreté et l'état maladif de Le Bailly intéressait et qui était bien aise, d'ailleurs, de reconnaître de cette façon les bons offices et l'argent gagné qu'elle devait à l'éditeur, offrit à ce dernier de prendre chez elle et sans rétribution le malheureux artiste. Il passa ainsi une partie de l'automne à la campagne, payant à sa manière

l'hospitalité qu'il y recevait, en publiant dans le *Diogène* des articles-réclames en l'honneur du *Coup-du-milieu*. Pendant qu'il se reposait, dans l'ombre et le recueillement, des perpétuelles alertes de sa vie anxieuse et traquée, M. Pick s'était occupé de lui procurer la réalisation de son rêve le plus ardent : un voyage à Nice et en Italie.

Rendre possible au malade un séjour de quelques mois sur les bords de la Méditerranée, c'était secourir à la fois son corps et son esprit. Jules Janin obtint un billet de chemin de fer qui permettait au poëte d'aller à Nice et d'en revenir gratuitement à Paris. M. Pick le pourvut d'argent, quelques littérateurs lui remirent des lettres de recommandation, une entre autres pour M. Alphonse Karr, et il partit. Arrivé à Nice, il ne s'y arrêta que quelques jours; il suivit la côte brûlée qui tourne le golfe de Gênes, traversa Gênes et poussa jusqu'à Turin. Là, il comprit qu'il devait revenir sur ses pas, sa bourse ne lui permettant point de céder davantage à ses goûts d'artiste et de voyageur. On raconte qu'il fut reçu à Turin par des

hommes d'État, par les ministres du jour; qu'on lui offrit la décoration des Sts Maurice et Lazare, en souvenir d'*Italia mia*, mais qu'il refusa. Nous sommes fortement tenté de révoquer en doute cette dernière aventure. Nous aimons mieux nous représenter le poëte parcourant, seul et pauvre, les rues des villes italiennes, regardant et songeant, plein de regrets et de désirs, comme tant de fois il parcourut les rues de Paris. Il avait lu les *Confidences* de Lamartine, il était plein des récits de son séjour à Florence, à Naples, à Ischia; la vie romanesque et princière de lord Byron à Venise, à Ravenne; ses amours, les soirées de musique et de poésie au palais de la Guiccioli, dans les jardins de la Brenta, lui étaient familières; il connaissait l'ardent voyage d'Alfred de Musset arrivant heureux en Italie et la quittant bientôt en désespéré. Et maintenant que le même beau ciel se déroulait sur sa tête, où étaient ses aventures et ses amours, à lui? Il était sur les confins de la terre promise, il y avait même pénétré et il lui fallait rentrer en France, mourir peut-être, sans voir Venise, Florence,

Rome, Naples, toutes les villes de marbre de la longue péninsule.

De retour à Nice, Le Bailly s'installa dans la rue de l'Hôpital, au numéro 5. Les noms mêmes le poursuivaient. Alphonse Karr l'accueillit et le reçut maintes fois à sa table. Entre temps, il collaborait au journal *la Cloche,* organe de l'opposition communale de Nice; il y critiqua, dans plusieurs articles, l'administration du préfet. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, comme peinture de caractère, qu'adressé par Pick de l'Isère au rédacteur en chef du *Messager du Midi,* et attaché à ce journal avec des appointements de soixante-quinze francs par mois, Le Bailly ne tarda pas à vouloir régenter la rédaction, qu'une brouille survint, et que c'est alors qu'il passa dans l'autre camp.

Au reste ces équipées dans la presse politique tenaient à un besoin illimité de renommée et de bruit auquel le poëte sacrifia trop souvent. En ces heures-là, il se plaçait hors du cercle de son intelligence, de lui-même. Il était essentiellement artiste, rêveur, musicien; ja-

mais il ne pénétra sérieusement dans les conflits, dans les polémiques ardentes où se fortifient et s'exaltent les convictions politiques. Il n'avait pas d'opinion arrêtée, à cela près d'un amour instinctif, mais sincère, pour ces idées libérales qui sont à la fois l'air du temps et l'air de la jeunesse.

Il rentra à Paris au printemps de 1862.

XV

Quelle fut sa vie depuis son retour de Nice jusqu'en 1863? La même, toujours la même. Vie d'un perpétuel labeur, d'infatigable activité, de nécessités pressantes, d'ardentes espérances aussi palpables au matin que la réalité, ruinées le soir; de rares heures de paix et de santé, savourées avec une âme jeune, enthousiaste, que le moindre souffle emportait au ciel. Vie amère, troublée, pleine toutefois, produisant

un rêve, une ligne, un fait à chacune de ses heures, que le poëte la vécût couché ou debout.

Dans l'*Almanach des gourmands,* publié sous la direction de M. Charles Monselet, nous trouvons, au numéro de l'année 1862, un article de Le Bailly sur la manière de préparer le *plum-pudding*. Quelle amère dérision, n'est-il pas vrai? que cet article gastronomique du pauvre poëte au milieu du cénacle des successeurs au grand et au petit pied de Grimod de la Reynière!

Pendant l'automne, il acheva une longue nouvelle.: *la Rosière du Petit-Moulin-Rouge,* que la *Revue des races latines* publia en décembre. « Armand Le Bailly, dit M. Arsène Houssaye, se hâta de faire paraître des romans écrits au galop et où il voulut peindre une vie qu'il ne connaissait pas. » En effet, cette œuvre de grande jeunesse est très-faible comme ensemble, comme conception ; mais on y rencontre des mots vifs, spirituels, de l'à-propos, de bonnes études descriptives, surtout un sincère amour de la nature. On y sent l'effort d'un style qui se cherche, la plume d'un écri-

vain honnête qui voudrait ne pas faire un conte frivole, et qui cependant, selon une expression citée ailleurs, travaille au qui-vive de la faim. Après cette nouvelle, que la reconnaissance lui avait fait dédier à M. Pick, il publia, dans le mois de février 1863, un nouveau roman qui parut chez Dentu, sous ce titre : *Maria Grazia*. Nous trouvons ce passage dans une lettre de M. E. Legouvé, auquel ce roman fut dédié :

« Mon cher Le Bailly, j'ai lu votre dédicace et je vous en remercie; j'ai lu votre roman et j'y ai trouvé de la jeunesse et de la chaleur. »

Ce jugement suffit; *Maria Grazia* est encore une œuvre hâtive, bien supérieure cependant à *la Rosière du Petit-Moulin-Rouge*. *Maria Grazia*, c'est une chanteuse, la prima donna du théâtre San-Carlo. Un Français, de passage à Naples, s'en éprend pendant le spectacle. Ils fuient vers Venise où ils vivent dans l'amour et dans la solitude au fond d'un vieux palais. Bientôt la *Grazia* s'ennuie, s'abandonne à un baron prussien, et l'amant trahi part désespéré. Quelques mois plus tard, dans un manoir de la Bourgogne, il reçoit une mèche de cheveux

et la nouvelle de la mort de sa maîtresse. Cette donnée, on le voit, est vulgaire et de peu de valeur; comme toujours l'auteur ignore le milieu et la vie des personnages qu'il s'efforce de peindre, mais il y a sur certaines pages du livre un plein reflet du ciel italien, et l'on sent que pour l'écrire il a vécu, sinon sur les rivages du golfe de Naples, du moins au bord des eaux le plus profondément bleues de la mer de Nice.

XVI

Nous approchons de l'époque où l'un de nous rencontra Le Bailly pour ne plus le quitter.

Avant de commencer le récit de cette période, nous nous apercevons, en jetant un dernier regard sur celle que nous venons de parcourir, que nous avons omis plus d'un détail

de quelque intérêt dans cette existence brève, mais bien remplie. C'est en vain que nous avons suivi pas à pas et jour par jour le poëte disparu; et comment ne l'aurions-nous pas quelquefois perdu de vue au sein de cette ville immense où la vie d'un homme tient aussi peu de place, est aussi noyée qu'une fleur marine au fond de l'Océan?

Il nous souvient qu'Armand Le Bailly fit, en collaboration avec un jeune homme dont le nom nous échappe, une comédie qu'ils appelèrent *les Étrennes de grand'mère.* Cette pièce, destinée à l'Odéon, n'a pas été jouée et ne se trouve pas dans les papiers du défunt. Est-elle dans les cartons du théâtre? Qu'est-elle devenue? Nous citons ce fait afin de montrer que le poëte ne négligea rien de ce qui pouvait lui créer une situation meilleure. Et cependant, malgré tant d'efforts, que serait-il devenu sans l'infatigable amitié des hommes éminents qui l'encourageaient, se rappelaient à lui, à tout instant, par des bienfaits. Sa correspondance est pleine de billets charmants de MM. Arsène Houssaye, Ernest Legouvé, Louis

Ratisbonne, Camille Doucet. Chacun de ces billets accompagne un secours d'argent et contient une bonne et gracieuse parole de vérible intérêt.

Voici un trait touchant qui remonte aux plus mauvais jours de Le Bailly. Il fait trop honneur au peuple de Paris pour que nous le laissions dans l'oubli.

C'était l'après-midi d'une fête publique. La journée avait été ardente et la chaleur durait encore. Le Bailly vint s'asseoir sur un des bancs de l'Esplanade des Invalides. Il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Il s'était traîné là, à grand'peine. Hâve, couvert de poussière, dévoré par la faim, il s'appuyait contre l'un des arbres entre lesquels le banc était placé. Une troupe d'enfants jouaient autour de lui; des ouvriers, des petits commerçants endimanchés, allaient et venaient avec leurs femmes, attendant que les pièces en batterie tirassent une salve dont l'heure approchait. Le Bailly fermait les yeux, toussait, s'endormait à demi d'un sommeil fiévreux et plein de souffrance. Tout à coup, l'air

s'ébranla, une forte détonation se fit entendre, et le pauvre jeune homme, soulevé comme une feuille au vent, glissa sur le banc et tomba la face contre terre. La commotion imprimée à l'air par le canon avait suffi pour renverser ce corps affaibli par la maladie et le besoin. On s'empressa autour de lui et on le transporta chez un marchand de vins de la rue de Varennes. Pendant qu'on lui baignait le front et qu'on lui faisait boire un verre d'eau sucrée, un ouvrier qui dinait avec sa femme et ses enfants, s'approcha du poëte et lui adressa quelques paroles :

« Laissez ce jeune homme tranquille, dit-il aux personnes qui l'interrogaient, il n'est guère malade, il a faim, voilà tout. » Puis, prenant à part le marchand de vins : « Servez-lui un bon dîner — continua-t-il — vous ajouterez sa dépense à ma note. »

Le poëte s'assit tout confus et se mit à prendre le repas qu'on lui offrait. L'ouvrier continua tranquillement le sien avec sa petite famille, sans faire au jeune homme de questions importunes. Le repas achevé, il appela le mar-

chand de vins, le paya et dit alors seulement à Le Bailly : « Eh bien ! n'est-ce pas que ça va mieux ? » Et comme le poëte s'était levé et remerçiait avec effusion ce brave homme, en le priant de lui donner son adresse. « Oh ! ça, c'est inutile, lui dit l'ouvrier. Quand vous serez plus heureux, vous trouverez facilement l'occasion de rendre à un autre ce que je vous prête aujourd'hui. »

Il tendit sa main au poëte et s'en alla.

XVII

Un jour d'avril de l'année 1863, je m'étais arrêté, dans la galerie d'Orléans, devant la vitrine de Dentu, lorsqu'un volume de *Maria Grazia* me fit penser à prendre l'adresse de Le Bailly. On ne la connaissait pas, mais

comme il venait lui-même tous les jours chez l'éditeur, je laissai ma carte avec un billet, et j'achetai sa *Vie d'Hégésippe Moreau* nouvellement parue.

Je passais ma soirée à lire cette biographie, lorsque son auteur entra dans ma chambre. J'habitais alors Bercy. L'escalier était haut et le poëte était venu à pied. Il me serra la main et s'assit en face de la fenêtre ouverte; il était hors d'haleine et pouvait à peine parler. Je ne l'avais pas vu depuis trois ans; je le regardai profondément et le trouvai, en apparence, peu changé. Par la fenêtre, on voyait la Seine, la Salpêtrière, l'Observatoire et les coteaux lointains de Meudon, qui s'endormaient dans le couchant. Le Bailly promenait ses yeux bleus et vagues sur cet horizon, et les rayons empourprés du soir qui coloraient son visage m'en voilaient la pâleur. Ils s'éteignirent. Je vis alors combien la maladie avait altéré ses traits; il toussait à chaque instant, sa respiration était haletante, sa voix saccadée. Une tristesse poignante me saisit en le voyant aussi visiblement frappé par la mort.

« J'ai été très-souffrant depuis deux mois, me dit-il, mais je vais beaucoup mieux. Je suis encore faible cependant; de là l'oppression que j'ai ressentie en arrivant chez toi. »

Cette oppression cessa, en effet, au bout de quelques instants; sa voix devint plus claire, la toux moins fréquente; la gaieté et l'insouciance reparurent sur ses traits. La jeunesse est une plante si vivace, que les maladies les plus atrophiantes sont lentes à l'étouffer. Nous allâmes dîner dans un restaurant que je fréquentais, et d'où la vue s'étend sur la rivière et ses ponts, sur les masses de verdure du Jardin des plantes, et sur les dômes du Val-de-Grâce et du Panthéon.

Le Bailly n'était ni découragé ni abattu. Nous parlâmes du passé, surtout de la *Vie d'Hégésippe Moreau*, que je lisais et dont la presse entretenait alors le public avec des éloges mérités.

« Ton livre est bien écrit, lui dis-je, mais pourquoi ne pas rester dans le domaine de l'imagination pure, ou, du moins, ne pas choisir une biographie moins attristante? Pour-

quoi ne pas te tourner vers l'avenir au lieu de pleurer sur ce qui fut inévitable et n'est plus? Hégésippe Moreau est depuis longtemps jugé. Ce fut un jeune homme aimant, enthousiaste, bon et brave. Ne l'appelons pas grand poëte, puisque Homère, Eschyle, Shakespeare, Gœthe, Byron, ont vécu; disons qu'il fut un poëte sincère, d'une langue sobre et châtiée, d'une âme éprise de tout ce qui fait vivre un homme dans la mémoire des hommes : aussi son œuvre ne saurait-elle mourir. La société ne fut point coupable envers lui, parce que les esprits d'élite sont l'exception et que ceux-là seuls qui possèdent vraiment l'esprit savent aimer les poëtes. Il naquit et vécut pauvre : c'est le lot de la plupart des hommes. Il toucha à la gloire, et, pour obtenir l'aisance et la liberté, il ne lui manqua qu'un corps robuste qui lui eût permis d'attendre. Voilà la vérité bien connue sur ce doux poëte honnête et pur et mort en fleur. A quoi bon fatiguer les indifférents de stériles lamentations sur ceux que le génie et le trépas ont faits désormais immortels et insensibles comme des dieux. »

Ce qu'Armand Le Bailly ne pouvait me répondre, c'est que les pâles figures de Gilbert, de Millevoye, d'Escousse, de Moreau, hantaient sans cesse, telles que la légende les a faites et les voit, son imagination déjà affaiblie, viciée par la maladie; que ces fantômes le fascinaient et l'entraînaient dans une ronde mélancolique, au bord de cet abîme mystérieux où il n'allait pas tarder à choir à son tour, et que l'on nomme la Mort.

XVIII

Ce fut la maison Bachelin-Deflorenne qui publia la *Vie d'Hégésippe Moreau.* Ce petit livre de cent vingt pages fut accueilli du public avec une cordialité et un empressement tout particuliers. Et il est charmant, en effet, doux, résigné, écrit avec des larmes, toujours consciencieux, plein d'une émotion qui gagne et

fait oublier, par moments, celui dont on lit la vie, pour celui qui la raconte. Le volume seul attire. C'est un joyau typographique. Il s'ouvre par une délicieuse eau-forte de G. Staal, tout un petit poëme : au centre, en médaillon, Hégésippe Moreau tel que M. Guy le trouva couché sur le lit n° 12 de la Charité, lorsqu'il moula ses traits, quelques heures après le décès ; au-dessus, Champbenoist, propriété de Mme Favier, avec le grand escalier qui monte du jardin à la maison carrée où fut élevé le poëte ; au-dessous, son tombeau au cimetière Montparnasse : la maison champêtre où Moreau vécut libre, heureux, aima ; l'hôpital où il mourut ; la tombe où il repose ! Qui ne songerait, devant cette vignette, à l'humble maison du tailleur aux bords de la Sienne, au lit de l'hôpital Necker, à la tombe où Le Bailly ne souffre plus ? Toute la mélancolie du livre vous saisit en l'ouvrant, n'est-il pas vrai ? comme le vent frais qui sort d'un temple vous frappe doucement au visage quand s'ouvre le portail.

Cette biographie, besoin d'un cœur malade qui se complaît en ses douleurs, fut écrite sur

d'excellentes données. Elle ne tarda pas à se compléter par la publication de quelques œuvres inédites d'Hégésippe Moreau : deux nouvelles charmantes, *Une femme sensible* et *La Dame de cœur ;* une satire en prose, *M. Scribe à l'Académie ; Jeanne d'Arc,* morceau d'histoire qui a tout l'attendrissement et toute la pureté de narration des *Contes à ma sœur ;* des lettres à Louise Lebeau, enfin des vers poignants, d'une poésie sobre et tragique, adressés par Hégésippe Moreau à Alfred de Vigny, dans la nuit qui suivit la première représentation de *Chatterton.* Ce deuxième volume qui n'est guère que le complément du premier est en outre précédé d'une préface fort longue et fort émue.

Hégésippe Moreau, sa vie et ses œuvres ; Hégésippe Moreau, œuvres inédites avec introduction et notes, voilà donc le fruit du travail d'Armand Le Bailly pendant l'hiver et le printemps 1862-1863. Ces deux petits volumes qui parurent à deux mois d'intervalle, l'un en avril, l'autre en juin, furent composés, nous le répétons, avec amour. Le Bailly dut pour les

mener à fin, se livrer à de laborieuses et consciencieuses recherches, se rendre à Provins où il savait trouver l'inspiration dans l'odeur des roses et dans le bruit *chanteur* des roseaux de la Voulzie, entretenir une correspondance nombreuse, voir toutes les personnes encore vivantes qui ont connu Moreau. Il écrivait à M. Louis Ratisbonne, le 2 mai 1863 :

« Cher maître et généreux ami, voilà trois jours que je suis à Provins. J'ai fouillé, compulsé et trié les plus jolies lettres de Moreau, pour les œuvres qui sont sous presse.

« Ici, tout le monde intelligent a trouvé mon petit livre exquis et d'une vérité absolue dans ses plus minces informations. La bibliothèque de la ville en a acheté trois exemplaires, un pour le public et deux pour les fonds de réserve.

« Me voilà donc à la campagne, à l'hôtel, *à mes frais* (tous les faux bonshommes qui maintenant vantent Moreau parce qu'il est mort, et racontent leurs bontés pour lui, — ici je ne parle ni de la *fermière* ni de Louise Le-

beau, — ne m'ont pas offert un bouillon) et ça coûte très-cher.

« Le vent un peu froid ride la Voulzie. J'ai pêché hier des écrevisses ; j'avais presque l'intention de vous les adresser, mais je n'en avais qu'un *petit platicule*.

« Adieu ! le grand air me rajeunit et je me sens plus robuste qu'à Paris, c'est pourquoi j'ai essayé de bien écrire. Lisez-moi et ne m'en voulez pas.

« Votre respectueux et reconnaissant,

« ARMAND LE BAILLY. »

Ce fut donc lorsqu'il posséda bien son sujet, qu'il eut feuilleté les collections des journaux auxquels Moreau collabora de 1829 à 1838, particulièrement le *Journal des demoiselles, Psyché* et le *Journal des enfants,* que Le Bailly écrivit cette œuvre toute de sympathie, toute de confraternité dans la misère et dans le malheur.

Nous ne répéterons point ici ce que des plumes mieux autorisées que la nôtre ont écrit sur les deux volumes dont il s'agit. Disons seu-

lement qu'ils émanèrent d'un écrivain qui connaissait trop à fond le champ qu'il défrichait pour n'en pas tirer une moisson riche et sombre, moisson de deuils, d'angoisses terribles, d'atroces souffrances et de génie. La prose s'y soutient, de la première à la dernière ligne, correcte, élégante, émue. Le Bailly avait le goût de la forte et saine littérature; un jour, dans les bois de Verrières, il me dit : « Je vais bientôt partir pour la Normandie : eh bien! je n'emporterai qu'un seul livre : les *Pensées*, de Pascal. » Plus qu'*Italia mia*, plus que les *Chants du Capitole*, cette *Vie d'Hégésippe Moreau* nous fait regretter, comme littérateur, ce brave jeune homme de sensibilité exquise et de bonne volonté.

XIX

Depuis cette après-midi d'avril où Le Bailly vint me voir, nos relations furent très-suivies Une ou deux fois chaque semaine, nous dînions dans ce restaurant dont nous avons parlé plus haut. J'attendais notre ami à la fenêtre; de loin je l'apercevais qui longeait la Seine, petit, la tête penchée, un livre sous le bras, marchant vite avec des mouvements fiévreux. Nous prenions place à la table d'où la vue était la plus belle, et à mesure que quelques verres de vin ravivaient nos souvenirs, nous évoquions les landes et les grèves de la Manche, les falaises que la cristemarine embaume, les dunes où fleurit le chardon bleu des sables, les lieux doux et sauvages où nous étions nés et que nous voulions aller revoir ensemble. Devant nos yeux, sous les ardeurs mourantes

du couchant incendié, les eaux de la Seine coulaient rouges et violettes, tandis qu'au loin les temples et les palais détachaient plus nettement leurs profils assombris, au-dessus des toits tumultueux échelonnés sur l'horizon.

Armand Le Bailly logeait alors, et ce fut son dernier gîte avant l'hôpital, au numéro 41 de la rue Vavin, c'est-à-dire à une lieue et demie du quartier que j'habitais. J'allais toujours le reconduire fort loin dans Paris. Nous descendions doucement le fleuve, et nous nous arrêtions au *Chalet du Jardin des plantes*, en face le pont d'Austerlitz. C'était une halte obligée. Assis devant une petite table de fer, sous les arbres qui couvraient la terrasse du café, nous poursuivions la conversation commencée, causant de littérature et d'art, faisant mille projets, mille rêves d'avenir, où la fortune, du moins, n'entra jamais.

Le Bailly fumait, bien que le tabac lui fût contraire. L'odeur âcre du cigare lui montait au cerveau et donnait à sa pensée une exaltation qui lui plaisait. C'était en vain que je voulais le détourner de ce plaisir qu'il payait

trop cher; il aimait ce défi à la vie qui, pour lui, s'en allait ainsi en fumée. Aussi, nous n'avions pas plus tôt repris notre promenade, que des quintes de toux le saisissaient et lui brisaient la poitrine. Il s'appuyait alors fortement sur mon bras; la crise durait encore, que déjà sa conversation renaissait, insouciante et inspirée, et je le suivais plus triste que lui.

A cette époque, il avait cessé tout rapport avec beaucoup de personnes qui lui avaient été utiles, et qui, paraît-il, avaient eu à s'en plaindre. Jusqu'à quel point les services rendus sont-ils exigeants, et certaines reconnaissances à charge à une âme indépendante, qui voudrait voler libre, sans entraves, qui, partant, brise parfois avec rage et remords tout obstacle à son affranchissement et à sa solitude, c'est ce qu'il est difficile de définir sans froisser, même en les effleurant, beaucoup d'idées reçues et bonnes apparemment. Quoi qu'il en soit, le poëte vivait isolé. Toutefois, il ne cessait de visiter à leur heure, et sans être importun, MM. Arsène Houssaye, Louis Ratisbonne, Camille Doucet, Ernest Legouvé chez lequel

il allait parfois passer une journée dans sa propriété de Pont-sur-Seine. A part cette fréquentation choisie et partant rare, Le Bailly ne voyait guère que moi ; je me trompe : s'il pouvait, à juste titre, être accusé par quelques personnes de négligence et d'oubli, du moins avait-il gardé tout entier son amour pour sa première, sa dernière, sa seule consolatrice après sa mère, la Nature.

XX

Quand les beaux jours bleus furent revenus, nous allâmes souvent ensemble à Fontenay-aux-Roses, dans la vallée qu'il aimait tant.

A l'ordinaire, nous prenions la voiture, une de ces grandes voitures peintes en jaune, un jaune clair et joyeux, et nous mettions pied à terre à l'entrée du village, à mi-côte,

entre des haies vives et des fossés humides où croissaient de hautes herbes qui nous rappelaient la Normandie. Nous faisions une courte halte à l'auberge de la *Mère Cense :* des couples se pressaient dans l'ombre des tonnelles, et les balançoires emportaient des robes légères dans le soleil et les feuillages. Nous commandions à dîner pour le soir, puis après un léger repas, nous nous dirigions du côté du Plessis, en suivant le chemin rapide qui longe les murs de la propriété de Mr Hachette. Le château du riche libraire occupe la colline et domine le pays. A ses pieds, bien humble, se cache la guinguette à toits de chaume où tant d'artistes pauvres vinrent chercher une journée de repos et d'oubli. En bas, celui qui produit, l'esprit créateur ; en haut, celui qui vend et spécule : *Sic vos non vobis!...* Rapprochement dont on ne peut se défendre.

Nous nous acheminions vers Sceaux où dort Florian, tout près du parc désert et des grands arbres de la duchesse du Maine et du duc de Penthièvre ; vers Châtenay où naquit Voltaire, dans cette vieille maison carrée où s'enchâsse

son buste en marbre blanc. Nous allions causant de cet l'homme qui fut la prodigieuse et véritable incarnation de l'esprit français. Nous le revoyions traversant ces chemins, allant de Sceaux à Versailles, fuyant, frondant, recherchant, vantant ces fêtes, ces sociétés élégantes, si orgueilleuses et si frivoles, tenant à honneur d'y figurer, essuyant plus d'un regard hautain, la raillerie fine sur les lèvres, des pensées profondes dans le cerveau, promenant par ces châteaux, ces jardins, ces salons, ce rire fatidique qui devait bientôt les faire crouler et s'évanouir. Cette grande route royale et pavée où passaient jadis les carrosses des privilégiés, et leur morgue, et leurs intrigues, et leurs misères, on peut maintenant la parcourir en paix : on y marche libre, et nulle part peut-être plus qu'en ces lieux on n'éprouve le besoin de bénir nos pères des grandes années et des grands jours, qui anéantirent ce monde factice pour lequel le peuple, la nation vraie, suait sur ses outils et sur ses champs.

Nous revenions par les bois de Verrières, qui cachent sous leurs jeunes futaies de beaux et

clairs étangs ; par les sentiers creux du Val-aux-Loups, où pointe dans un bouquet d'énormes peupliers le pavillon à toits de briques effritées et pâlies, où Chateaubriand, à son retour d'Orient, écrivit *les Martyrs*.

M[me] de Girardin et sa société choisie passèrent d'heureux jours sous les ombrages de ces vallons. Alfred de Musset et la femme de génie qui brisa son cœur y savourèrent en paix les délices de cet amour dont les déchirements ont enfanté quelques-unes des pages les plus lyriques et les plus désespérées de la poésie humaine.

Le Bailly me faisait admirer ces belles contrées avec la satisfaction d'un paysan montrant ses moissons ; et ce n'est pas sans charmes que nous nous attardons avec son souvenir, au milieu de ces mélancoliques paysages. Mais nous aimons à croire que l'on devinera facilement la raison de ces complaisances. Le poëte se retrouve, en effet, dans cet amour pour la nature, dans ces longues promenades, à pas lents, sous les feuilles ; ses instincts, ses rêves, son cœur y sont bien plus qu'en des livres composés sous

la dictée de la nécessité. Quant à nous, c'est là que nous avons vraiment connu et apprécié l'artiste malheureux qui a écrit sur une page charmante de son *Hégésippe Moreau:* « Pour consoler la misère, il y a une vertu dans le soleil et un parfum dans les fleurs. » C'est ainsi, c'est par ces côtés surtout, que nous voudrions éclairer la figure de Le Bailly, de l'homme tel qu'il fut, mais tel qu'il n'apparaît sans doute pas dans ses œuvres. Le monde idéal que certainement il portait en lui y fermentait encore à l'état de chaos ; il lui eût fallu la santé, l'âge mûr, pour dégager et mettre en relief les formes et les pensées qui flottaient alors pêle-mêle dans son cerveau.

Ah! lorsque l'on songe à tant d'esprits créateurs morts longtemps avant d'avoir rempli leur destinée, le regret et la douleur vous saisissent, quelquefois plus poignants qu'au souvenir des chefs-d'œuvre de l'architecture et de la statuaire antiques, enfouis sous la terre, brisés par la main des barbares, à jamais disparus, mais qui du moins eurent leur jour pen-

dant lequel ils charmèrent l'âme et le regard des hommes !

Le Bailly ne se montrait point trop fatigué après ces courses assez longues. Nous rentrions le soir à l'auberge de la *Mère Cense*. Pendant que nous dinions sous la tonnelle, la nuit descendait doucement sur la campagne. Nous aimions l'un et l'autre cette demi-ivresse qui envahit lentement le cerveau, à mesure que l'on vide en causant quelques verres de vin vieux, demi-ivresse qui n'est qu'un bienfaisant sommeil des douleurs et des soucis, et un épanouissement du cœur. En ces moments-là, Le Bailly s'abandonnait à ses espérances :

« Je vivrai, n'est-ce pas? me disait-il. Il me semble qu'en moi la pensée va si loin, veut faire tant de choses, que ces choses-là s'accompliront nécessairement. »

Puis se berçant en d'amères mélancolies :

« J'ai bien souffert, continuait-il, je mourrai jeune, dans un an, dans deux ans, bientôt; avant cela, je souffrirai encore. Mais j'ai vécu par l'esprit; j'ai plus rêvé que vu, et cela vaut

mieux; j'ai aimé la nature et l'art; j'ai eu plus d'une soirée comme celle-ci, j'en aurai sans doute encore quelques-unes de semblables : c'est assez pour moi. »

Il se faisait tard. Peu à peu, les bancs des tonnelles se dégarnissaient. Bientôt nous restions seuls dans le jardin, et l'auberge redevenait silencieuse. On entendait au loin les éclats de rire et les chansons de ceux qui rentraient, le sifflement des locomotives et le long déchirement des trains roulant vers Paris à grand bruit de tender. A minuit, ces rumèurs s'éteignaient, et c'est alors que s'éveillait la voix des rossignols. L'un d'eux chantait tout près de nous, sur la lisière des bois du Plessis, de l'autre côté de la vallée. Les notes limpides et les roulades perlées de son gosier flexible montaient comme des fusées dans le silence plein de chuchotements de ces belles nuits. Nous l'écoutions pendant des heures, et, vraiment, il semblait, au murmure étouffé des branches d'où la rosée dégouttait, au gazouillis bas et clair d'une source voisine, au bruissement des insectes ailés ou rampants,

que la nature écoutait, comme nous, avec attention et recueillement, les chants de cet oiseau, si mélodieux et si purs, après les cris discordants qui avaient troublé la vallée durant le jour.





LIVRE III

LA MORT

I



son retour de Gavray, où, selon son habitude, il était resté deux mois, Le Bailly vint me voir. La maladie avait fait en lui des progrès si terribles, que je ne doutai plus de sa fin prochaine. Il voulut faire une dernière promenade à la campagne. Nous allâmes à Chaville. On était en septembre : de pâles traînées de soleil rayaient les chemins jonchés de feuilles ; des coups de feu piquaient au loin le flanc brun des co-

teaux; les glands tombaient des chênes. En revenant par les bois de Verrières, le poëte fut pris de quintes de toux qui le forcèrent, à plusieurs reprises, de s'asseoir sur les mousses flétries. Quand nous arrivâmes à l'auberge de Fontenay-aux-Roses, il était exténué.

Le mal alla s'aggravant de jour en jour, à mesure que la saison devenait plus mauvaise.

Moment sinistre pour ceux qui meurent de consomption. Le ciel est épais; de grands nuages en lambeaux traînent sur les toits embrumés; les poumons délabrés aspirent en gémissant cet air imprégné de buées froides et d'émanations malsaines; le corps s'affaisse, moite de sueur et grelottant; des vapeurs étranges montent au cerveau, voilent la pensée qui se rembrunit et s'efface comme un paysage noyé dans les brouillards.

Le Bailly éprouvait toutes ces tortures et se sentait défaillir. Il continuait à venir dîner chaque semaine avec moi; mais sa tête s'était affaiblie; il avait peur au milieu de Paris et il eût craint de s'y attarder.

Malgré l'état déplorable de sa santé, il travaillait encore. Mme de Lamartine venait de mourir, et Le Bailly préparait son dernier livre, la vie de cette douce et généreuse femme du grand poëte. Il allait et venait à travers Paris, toujours actif et courageux. Il aimait à reconnaître l'extrême obligeance et le concours empressé que lui apporta, en cette circonstance, M. Louis Ulbach, l'ami de la maison de Lamartine. Il groupait et classait ses documents avec ardeur, se disposant à écrire un livre sincère, et, pourtant, il savait qu'il n'allait pas tarder à redevenir l'hôte d'un hôpital!

L'hôpital! Il allait y rentrer en effet, et y mourir. Il devait frapper de nouveau à cette porte maudite et sacrée, et parce qu'il lui fallait un lit doux, du feu, des soins, et parce qu'il lui fallait du pain. Chose terrible et qu'il est nécessaire de dire, oui, l'hôpital était l'unique refuge du poëte contre la faim! Hélas! malgré son courage, malgré le regain de santé dont il avait joui plusieurs mois, qu'avait-il gagné? Si l'on y comprend la biographie de

Mme de Lamartine, il toucha en 1863 six cents francs. Et cette somme fut relativement forte, car si l'on en excepte la *Vie d'Hégésippe Moreau*, son éditeur ne rentra que difficilement, paraît-il, dans ses déboursés pour ses autres publications. Il semble même inexplicable que Le Bailly ait pu subsister avec d'aussi minces ressources. Mais il avait toute la science des existences faméliques que trop d'hommes mènent à Paris; il avait encore à lui l'économie âpre du paysan. Pourtant, cela ne lui eût pas suffi.

Ici, quoiqu'ils puissent nous taxer d'indiscrétion, il nous faut bien montrer la main amie et généreuse de MM. Louis Ratisbonne et Legouvé, qui payèrent souvent la pension du poëte; de M. Camille Doucet, qui lui envoya bien des mandats à prendre sur les fonds des Beaux-Arts ou sur les siens; de M. Arsène Houssaye, dont nous ne pouvons taire ce billet si bon et si honorable pour le bienfaiteur et pour l'obligé.

Il est de la fin de juin 1864.

Le voici :

« Mon cher poëte,

« J'apprends que vous êtes souffrant. Si quelque cinq louis, plus et non moins, vous sont utiles ou même agréables, soyez assez mon ami pour frapper à ma porte.

« Votre volume sur Hégésippe est d'un autre Hégésippe vrai poëte et vrai prosateur.

« Cordialement,

« ARSÈNE HOUSSAYE. »

Plus Armand Le Bailly vieillissait dans les lettres, plus il sentait qu'il aurait peine à en vivre. Il n'avait pas ce genre d'esprit qui broche les romans à coups de théâtre, faits de tours de force, de compilations et de plagiats; il ne possédait pas le génie qui enfante les grandes œuvres : il avait trop souffert; chez lui, l'harmonie nécessaire de l'intelligence et du corps était brisée; on ne pouvait lui demander la condition expresse des productions viables : *Mens sana in corpore sano.* Aussi, songeait-il à user des amis influents qu'il s'était créés, pour en obtenir un port de retraite, un abri

contre la misère et la faim. Son rêve était alors un mince emploi, quelque place dans une mairie, un bureau de poste de campagne. Rêve bien humble, bien facile à réaliser, semble-t-il, et pourtant toutes les portes lui restèrent fermées. Ses infirmités, sa surdité, sa maladie, étaient des obstacles que ses bienfaiteurs ne pouvaient lui montrer et qui, cependant, rendaient toutes leurs démarches et toute leur bonne volonté vaines.

Il était fatalement condamné à la misère ; aussi, quand la mort le prit, on dut reconnaître avec une conviction amère que, ce jour-là, elle ne faisait pas mentir l'adage antique : qui meurt jeune est aimé des dieux.

II

Je ne me souviendrai jamais sans attendrissement des derniers jours que Le Bailly

passa dans sa trop modeste chambre de la rue Vavin. Il ne sortait presque plus. Il avait à cœur de finir son livre dont le produit était bien hypothéqué déjà, et il voulait entrer dans son dernier gîte les mains vides, mais pures de toutes dettes. Jamais il ne se départit des strictes lois de l'honnêteté, que tant d'artistes, que tant de jeunes hommes violent en riant. Il n'était pas de l'école facile de ceux qui pensent que la première science est de vivre et que le choix des moyens est secondaire. Jusqu'à son dernier jour, à travers tant de misères, Le Bailly demeura esclave du devoir. Je le vois encore, pâle, exténué, mangeant avec son pain loyalement gagné, une tranche d'un jambon qu'il avait rapporté du pays. C'était sa nourriture quotidienne, à ces derniers moments où son corps en demandait une tout autre. Plus d'une fois, je partageai son maigre repas; je faisais monter une bouteille de bon vin qui lui revenait au cœur, et nous causions, lui enthousiaste et résigné, moi consolant et triste.

Un jour, il me dit : « Enfin, j'ai réuni tous les documents de ma biographie de Mme de La-

martine; je n'ai plus qu'à écrire; je vais mettre ma chambre en ordre, et quand tu reviendras, le livre sera en train. »

Je revins au bout de quelques jours et le surpris écrivant. Sa chambre était en ordre, en effet. La fenêtre était ouverte, un feu doux brûlait dans le poêle, les draps du lit étaient nettement tirés sur la couverture, les malles, les quelques chaises époussetées. Le poëte se tenait assis devant son secrétaire vieux et branlant mais fraîchement essuyé; à sa droite et à sa gauche, dans deux pots de terre peinte, s'épanouissaient deux grands bouquets de chrysanthèmes blancs et roses. Le soleil de novembre, déjà pâle, riait mélancoliquement sur le poëte et sur les fleurs. Ce tableau d'intérieur me frappa et me toucha. Il respirait bien des désirs non satisfaits, de poétiques aspirations, un grand sens de l'harmonie et du beau. L'imagination du pauvre artiste évoquait, sans doute, à l'heure hautaine de l'inspiration, de grandes salles parfumées, tendues de tapisseries à sujets, pleines de bronzes et de marbres; il ne pouvait s'entourer que de propreté et de quelques

fleurs décolorées d'automne ; il le faisait du moins.

Le livre s'acheva au milieu de cette solitude austère, de cette misère tristement égayée par ces bouquets lugubres comme ceux d'Ophélia. Il était temps ; les forces du pauvre poëte étaient à bout. Chaque jour de labeur n'avait fait qu'entre-bâiller un peu plus que la veille la porte de l'hôpital. Elle s'ouvrit enfin toute grande.

Il porta son livre à l'éditeur, paya ses petites dettes, hâta l'impression, et, quand il eut corrigé la dernière feuille, se mit en devoir de quitter sa chambre.

Avant de partir, il écrivit à M. Louis Ratisbonne cette lettre désespérée :

« Cher monsieur et ami,

« Peut-être avez-vous vu chez les libraires de Paris *Madame de Lamartine* en vente.

« Si vous ne l'avez pas reçue, ne m'en voulez pas, vous connaissez les déplorables conditions

que j'ai dû accepter de mon éditeur qui, jusqu'ici, ne m'a pas servi dix exemplaires pour la presse, mais demain vous pourrez lire mon livre dans la soirée.....

« Enfin je n'en puis plus.

« Je suis malade comme je n'ai jamais été. Les symptômes de mes douleurs s'accentuent affreusement. Demain j'entre à l'hôpital, c'est malheureux! J'avais de l'ouvrage pour trois éditeurs. Je succombe quand j'allais moissonner. A la grâce de Dieu!

« Je suis toutes les nuits dans mon lit comme dans un bain.

« Je ne puis plus mettre un pas l'un devant l'autre.

« Faudra-t-il partir cet hiver? Je voudrais bien que le bon Dieu me réservât pour la fenaison de l'automne prochain, car je ne vois pas mes affaires bien en règle.

« Tous ces détails sont pour vous, et si vous rencontriez quelque journaliste qui eût à parler de mon livre, vous vous garderez bien, *je vous en supplie,* d'en laisser soupçonner un mot. Les œuvres et non les larmes font les

hommes; la souffrance et la misère froissent même toutes les élégances instinctives de la Muse.

« Adieu !

« ARMAND LE BAILLY.

Jeudi soir. »

Le vendredi, le poëte s'achemina, pendant l'après-midi, vers le quartier que j'habitais. Il venait partager mon dîner et mon lit. Nous passâmes ensemble une triste soirée, pendant laquelle il me lut une lettre de Lamartine qui acceptait comme véridique, bien pensée et pieusement racontée, cette histoire de la compagne dévouée et fidèle de sa grandeur et de sa vieillesse. Le lendemain matin, j'allai le voir dans ma chambre, que je lui avais abandonnée. Il avait passé une nuit fort mauvaise; je lui dis adieu, en lui promettant ma visite prochaine. Il se leva et se rendit sur le passage de la voiture qui dessert l'Asile de Vincennes, où il arriva dans un état pitoyable.

III

Le mois de décembre fut très-pluvieux et très-froid. Lorsque je traversai la plaine de Charenton, maintenant convertie en un jardin public, un vent âpre et humide sifflait dans les herbes mortes. Des brumes glacées planaient sur les vallons de la Marne, se déchiraient, puis redevenaient immobiles. L'Asile, au bord du bois, était vaste et sinistre.

Je trouvai Le Bailly dans une chambre chauffée à la température du ver à soie. Un lit, un fauteuil, une commode, deux chaises en bois de chêne, tel était l'ameublement simple et sévère de cette pièce. C'était là qu'il passait ses longues, longues journées.

Quelques jours plus tard, par un matin de gelée, je revins à l'Asile, en compagnie de deux étudiants en médecine dont l'un, M. Defontaine,

était un camarade de collége pour Le Bailly comme pour moi. Le malade supportait difficilement la présence d'étrangers; il lui était pénible qu'on le vît si misérable; il aimait mieux qu'on le connût par ses œuvres, c'est-à-dire par son esprit. Toutefois, il nous fit bon accueil et saisit avidemment l'occasion d'interroger les deux étudiants. Pendant une courte promenade au jardin, le long des allées durcies par la gelée, au milieu des plantes et des arbustes engourdis par la froidure, Armand Le Bailly poursuivait mes deux amis de questions inquiètes; il voulait se faire ausculter; il fallait le faire tousser, le palper; il leur demandait s'il était vraiment poitrinaire, alors qu'ils s'étonnaient que la pulmonie ne l'eût pas encore tué; et à mesure qu'ils lui faisaient les réponses consolantes qui sont d'usage en pareil cas, l'espérance vivace ranimait ses traits flétris.

Cependant un changement se fit dans l'état moral du malade. Tant que les mois durs et tristes d'hiver s'étaient écoulés, Le Bailly avait supporté, avec sa résignation accoutumée, son abattement et ses souffrances. Il ne doutait pas

alors que le printemps ne lui rendît le bien-être et la liberté. Mais quand il vit cette saison tant désirée approcher et ses forces, à lui, s'en aller toujours, il fut pris d'effroi. Rien ne lui convint plus, ni Vincennes, ni le régime de l'hospice, ni ses médecins. Il voulut aller ailleurs : ailleurs il devait guérir !

Voici une lettre qu'il m'écrivit sur ces entrefaites. Malgré le cri d'alarme qu'elle pousse, il s'en dégage une émouvante et douce mélancolie :

« Mon ami,

« Je viens de recevoir une lettre de M. Defontaine. Il s'excuse d'avoir été quelque temps sans venir me voir. Il me présente sa défense avec une délicatesse tout amicale et me promet sa visite et la tienne pour bientôt, pour demain peut-être. Eh bien ! je vais au-devant de toi pour te dire de ne pas venir plus loin : mort ou vif, je quitterai la maison le lendemain du carnaval pour aller aux *Cendres*. C'est une pensée toute d'actualité palpitante.

« Depuis ton départ, on m'a fait quitter ma

chambre : je suis à l'infirmerie. Un jour de mieux, un jour de pis : voilà la semaine. J'ai eu une crise très-violente il y a huit jours, puis j'ai repris. Depuis cinquante heures je me trouve plus mal et je crache des filets de sang.

« Je ne sais si c'est la pousse des feuilles et la chute de ma pauvre vie au printemps. Nous verrons bien. Mais si je suis encore des tiens au 17 février prochain, tu me verras le 18 à Paris.

« Fais tenir cette nouvelle à M. Defontaine, qui m'a écrit qu'il préparait son doctorat et que ses instants se comptaient.

« Dis-lui que j'irai le voir, chez lui, avec toute la curiosité que je porte quand je cause avec les médecins. Je lui aurais bien écrit, mais je n'ai pas son adresse.

« Pour toi, ranime un peu ta chaleur et viens par ici, un soir prochain, en *rêvoyant*. Il y a dejà des bourgeons aux branches et ta Muse reconnaîtra aux mélodies de février la nature renaissante qu'adorait sincèrement ton ami.

« A. Le Bailly.

1er février 1864. »

Quelques jours après la réception de cette lettre, je retournai à Vincennes. Le pauvre malade n'était plus dans sa chambre, en effet. Des soins plus délicats avaient nécessité son entrée à l'infirmerie. Je cherchai son lit et sa pâle figure le long des deux files de têtes pâles et de rideaux blancs. La maladie s'acharnait sur ce corps qu'elle avait presque consumé. Je restai de longues et tristes heures auprès du poëte, et quand je dus le quitter, je lui serrai la main comme pour la dernière fois, car je ne croyais plus le revoir.

Voici la copie du billet, sans date, que je reçus peu de jours après cet adieu :

Jeudi.

« Mon ami,

« Je suis ici depuis quatre jours. J'ai failli mourir à Vincennes et j'en suis parti sans permission. Viens.

« A. Le Bailly.

« Hôpital St-Louis, salle St-Louis, n° 52. »

IV

Le lendemain je me rendis à Saint-Louis. On me fit traverser un préau, et je me trouvai dans une cour immense, plantée d'arbres, et entourée par les hauts bâtiments à angles de briques de l'ancienne abbaye. Tout y était silencieux. Un pâle soleil effleurait la cime encore nue des platanes, des tilleuls et des marronniers; le vent froid agitait lugubrement leurs branches. Aucun rayon de gaie lumière ne descendait dans la cour humide. Quelques hommes, hôtes déplorables de cet hospice consacré surtout au traitement des maladies de la peau, se promenaient çà et là, seuls ou deux à deux. Vêtus d'une longue capote de laine grise, la tête couverte d'un bonnet blanc, ils montraient à qui les regardait des visages rongés de plaies, hideux, défi-

gurés. Le Bailly se tenait assis sur un banc disposé en hémicycle, vers le milieu de la cour. Il était là, tout seul, la tête penchée, enveloppé dans sa capote grise où son corps flottait. Il ignorait ma présence; je l'examinai quelques instants. Pauvre poëte jeté par la misère dans ce séjour des misères humaines, à quoi songeait-il? sans doute il pensait à sa mère qui était bien loin et ignorait son triste état, à ses amis par lesquels il se croyait peut-être oublié; il revoyait aussi ses rêves de long avenir et de gloire à jamais évanouis, sa petite chambre de Paris où il lui eût été si doux de vivre libre et laborieux, et, tout là-bas, les prés de la Sienne, qui allaient fleurir! J'eus envie de pleurer: alors je m'avançai vers le triste jeune homme, et je m'assis à côté de lui.

Le Bailly trouva à Saint-Louis tous les soins désirables. Nous nous plaisons à citer ici le nom du docteur Paillet, auquel le poëte eut bien des grâces à rendre. Mais ni la science ni le dévouement ne pouvaient rien pour sauver le condamné. Du moins, des consolations de tout genre, et des plus flatteuses, ne lui manquèrent

pas. Il en est une que nous ne saurions délaisser.

Le mois de mars avait été très-dur, et Le Bailly ne pouvait plus descendre dans la cour. Il passait son temps tantôt couché, tantôt assis sur un fauteuil, dans l'embrasure d'une fenêtre située au chevet de son lit où il était veillé et soigné par une sœur. Un jour, la porte de la salle Saint-Louis s'ouvrit, et un homme entra sous ses voûtes cintrées, suivi de quelques amis illustres qu'il dépassait de toute la tête. C'était un grand vieillard droit, au front pâle et haut, aux membres nerveux et souples encore dans ses amples vêtements noirs. Sa figure, à peine ridée, était anguleuse comme celle du laboureur qui vit en plein air, dans la fatigue et la sobriété, mais elle était mate et pure comme un masque antique; les yeux de cet homme, qui portait légèrement bien des années, étaient bleus, profonds et toujours jeunes comme le ciel et l'Océan. C'était Lamartine. Il passa au milieu des lits, des douleurs et des plaintes, et alla droit à Le Bailly qui s'était levé tout heureux et tout confus. Le

grand poëte se montra, comme toujours, bon, sympathique, élevé et portant les âmes en haut; il s'était assis à côté du malade, et c'était un groupe qui faisait penser, que celui de ces deux hommes, l'un grand chêne des forêts de Dodone, vieux, inébranlé, chantant avec les brises et les tempêtes, l'autre, pauvre laurier d'Apollon, qui allait mourir parce que le vent avait soufflé trop humide et trop froid sur les sommets de Delphes !

A quelque temps de là, et comme j'étais venu prendre de ses nouvelles, Le Bailly m'apprit que l'Académie lui octroyait une somme de 750 francs. Ignorant qu'il eût pris part au concours et, de plus, sachant que les prix n'étaient pas encore distribués, je manifestai quelque étonnement :

« Ne doute pas, me dit-il, les 750 francs sont là, dans l'armoire de la religieuse. »

Voici l'origine de cette fortune.

Lamartine, en sortant de l'hôpital, avait remis à M. Ernest Legouvé, qui l'accompagnait, un billet de cinq cents francs pour le poëte nécessiteux. Or, le lendemain, Le Bailly

voit l'auteur de Médée venir à lui, tout joyeux et lui dire :

« Je vous apporte une bonne nouvelle, mon cher enfant. L'Académie a partagé le prix de poésie entre un jeune littérateur et vous. Mais d'ici le mois de juillet où les noms des lauréats seront seulement proclamés, les vallons de la Sienne vont reverdir, le vent se faire doux, l'Océan tiède et bleu, — et si les poëtes bien portants ne sont pas riches, les poëtes malades n'ont pas de trésor. Voulez-vous que je vous avance vos 750 francs ? »

Et il remit au pauvre garçon, qui n'en pouvait croire ses yeux, une bourse pleine d'or.

L'Académie n'avait rien accordé à Le Bailly. M. Legouvé avait pensé que le poitrinaire ne vivrait plus en août; que, par suite, la mort empêcherait l'aveu de ce beau mensonge, et que, réconforté par un peu de gloire, le poëte passerait ses derniers jours dans une certaine aisance et s'en irait ainsi revoir son pays avant d'y reposer à jamais.

De pareils traits se commentent d'eux-mêmes.

V

Une après-midi du mois de juin je reçus un billet de Le Bailly. Il m'informait de sa sortie de l'hôpital et de son départ le lendemain pour la Normandie. Je fus surpris comme on ne saurait l'être davantage, car je l'avais vu, il y avait moins d'une semaine, et il ne pouvait alors descendre dans les cours de Saint-Louis. « Je demeure provisoirement au carrefour de l'Observatoire, m'écrivait-il, — et je t'attendrai toute la soirée. » Je me rendis auprès de lui. Je le trouvai dans un café ouvert au rez-de-chaussée de la maison où il avait loué une chambre. Il pouvait à peine se tenir assis. La veille il était allé à Fontenay prendre quelques objets qu'il y avait laissés, revoir aussi sans doute son cher vallon, et ce voyage l'avait horriblement fatigué. Je fus effrayé en le voyant persister dans son dessein de partir ; toutefois je ne le désap-

prouvai pas. Il s'appuya sur mon bras et nous montâmes à sa chambre.

Je n'oublierai jamais cette soirée, la dernière où je l'aie vu debout. Je l'aidai à se mettre au lit et, chose singulière, son pauvre corps, que le moindre frottement écorchait, ne fut pas plus tôt étendu sur les matelas que le visage maigre et décoloré du poëte, après un moment d'affaissement, reprit son expression habituelle. Bientôt on lui monta un pli cacheté. C'étaient les billets gratuits d'aller et retour que la compagnie des chemins de fer de l'Ouest mettait à sa disposition, sur la demande de ses protecteurs. Vers neuf heures, il me pria d'apporter sur sa table de nuit une petite boîte qu'il m'indiqua du doigt.

« C'est de l'opium, me dit-il. Je ne dors plus. Chaque soir, j'en prends quelques pilules. »

Ces pilules étaient fort petites et la boîte en était pleine.

« Jettes-en trois dans un verre d'eau, continua-t-il. Trois, pas davantage. Prends bien garde! Cinq me tueraient.

Tout à coup, il fut saisi d'un tremblement nerveux suivi d'une quinte de toux qui m'obligèrent à lui soutenir la tête et le laissèrent anéanti.

Quand cette crise eut cessé, et tandis qu'il reprenait ses sens, j'allai m'asseoir près de la fenêtre ouverte. La bougie brûlait et vacillait, plus pâle que la nuit chaude et étoilée. La lune brillait vers l'ouest, au-dessus du Luxembourg; ses rayons se brisaient sur la tête de bronze du maréchal Ney, rejaillissaient vers la fenêtre, en gerbe blanche, entraient dans la chambre et s'éteignaient au plafond. J'entendais le frémissement doux des arbres qui entourent la statue, mêlé à la respiration haletante et semblable à un râle de notre pauvre ami, et, je l'avoue, je me demandais par quelle force d'espérance, par quel singulier amour d'une vie à charge à soi-même et aux autres, condamnée, ne pouvant plus être qu'une longue douleur et qu'un long effroi, par quelle instinctive répugnance à entrer dans l'éternité, ce pauvre martyr n'avalait pas cinq de ces pilules si petites, au lieu de trois.

Il revint à lui, et nous reprîmes la conversation interrompue.

Vers dix heures, je craignis qu'il ne se fatiguât outre mesure et voulus me retirer en lui donnant pour prétexte que j'étais attendu par quelques amis :

« Laisse-là tes amis, pour ce soir ; me dit-il, tu les reverras, eux, et moi... »

Il n'acheva pas.

Je lui représentai alors qu'il était souffrant, qu'il lui fallait se lever de très-grand matin et que quelques heures de repos lui étaient nécessaires :

« J'ai peur du sommeil, me répondit-il. L'opium me donne des nuits affreuses. Dans les premiers temps, je faisais des rêves étranges qui n'étaient pas sans charmes ; je voyais des pays bleus et roses, je ne sais quelles bizarreries ; à présent, mon sommeil est plein de cauchemars, d'épouvantes, de tortures, de voluptés morbides, peuplé de fantômes qui m'effrayent alors même que je suis éveillé. »

Je restai donc jusqu'à ce qu'il me dît lui-même de m'en aller.

Le lendemain matin, au point du jour, il partait pour la Normandie. Son dernier adieu à Paris et aux lettres avait été la deuxième édition de sa *Vie d'Hégésippe Moreau*, qu'il avait fait précéder d'une dédicace à M. Arsène Houssaye, toute pleine de résignation et de mélancolie poétique.

VI

De Paris à Saint-Lô il y a quatre-vingts lieues de chemin de fer; de Saint-Lô à Gavray il y a douze autres lieues qu'il faut franchir en voiture, à travers un pays accidenté. Le Bailly atteignit avec d'intolérables douleurs la fin de ce long voyage. A son arrivée à Gavray il dut se mettre au lit.

Ici se place une scène que nous passerions sous silence, si elle n'avait été racontée par M. Arsène Houssaye, avec l'accent péné-

trant de sa narration habituelle. S'il fallait en croire le rédacteur en chef de *l'Artiste* et le poëte lui-même auteur premier de cette version, Armand Le Bailly couché dans un lit de la maison paternelle, mourant de faim et demandant une tasse de lait, aurait dû l'attendre jusqu'au soir, jusqu'à ce que sa mère eût achevé son travail aux champs et donné la pâture aux bestiaux : « Tu connais notre vieux proverbe, Armand, lui aurait-elle dit; les gens, ça attend, les bêtes, ça n'attend pas. »

Nous n'hésitons pas à révoquer ce fait en doute ; mieux vaut paraître accuser le fils que laisser une accusation pareille sur la tête d'une mère.

Certes, nul mieux que nous ne sait combien est grande l'indifférence du paysan bas-normand devant la maladie et la mort. La mort n'a point aux champs les aspects sinistres qu'elle revêt aux cités. Les cloches de village sonnant au loin, les tintements de l'*Angelus* au lever, au milieu et au coucher du jour, rappellent sans cesse au laboureur que la vie présente est transitoire, et font de lui le familier du trépas. Les

défunts ne s'en vont pas loin; on ne les voit plus, on ne les entend plus, mais on sait qu'ils sont là, tout près, sous les pommiers du cimetière. Du sommet des collines, ou du creux des vallées, on aperçoit l'enclos où ils dorment, côte à côte. Mille traditions venues des âges celtiques leur prêtent une existence occupée, vague, en communion perpétuelle avec les vivants. Et puis, n'est-ce pas à celui qui a travaillé et sué depuis son enfance, qui peinera ainsi jusqu'à son dernier jour, que la tombe apparaît réellement comme le lit du suprême repos? Il s'établit ainsi, dans le cœur du paysan, un immense fond de résignation. Il voit les feuilles tomber en automne, les fleurs et les plantes se flétrir, les animaux mourir sans effroi, sans secousses; il prend leur calme et leur impassibilité.

Ces considérations ne nous empêchent pas toutefois de nier la scène dont il s'agit, impuissantes qu'elles sont à la justifier. Armand Le Bailly n'était plus un paysan comme les autres, comme ses frères; c'était le bien-aimé de sa mère qui l'appelait son *aimé*, son *cher fils*, son *pauvre*

enfant, son *orgueil;* tout ce qui était dans la maison lui appartenait. Remarquons encore la singularité des natures que l'imagination possède, absorbe, qui, jugeant que tel ou tel fait produirait une situation pathétique, intéressante, se l'appliquent à elles-mêmes comme s'il s'agissait d'autrui, sans songer un instant qu'elles froissent peut-être les personnes qu'elles aiment et vénèrent le plus.

On se figure aisément ce qui put manquer à Le Bailly dans une maison pauvre, vouée au travail, encombrée d'enfants, au milieu d'un petit pays nécessairement privé de certaines ressources; mais ce ne furent ni l'affection ni les soins de sa mère.

Hélas! ce qui lui fit défaut, ce fut ce que rien n'aurait su lui rendre, la santé; ce fut de ne pouvoir aller encore se promener par ces campagnes qui l'auraient consolé. Il vit que nulle amélioration ne se produisait plus en lui; il sentit que la mort allait le saisir et il se mit à fuir la mort.

On le conduisit à Coutances où il reçut les soins amis du docteur Avril; mais sa position

s'aggravait toujours. Alors il se persuada que l'air vif de ces pays traversés par la brise marine hâtait sa fin, et il partit pour Paris, comprenant instinctivement, sans doute, que là seulement devait se terminer sa triste odyssée; il y revint comme un soldat blessé qui, après quelques jours de repos, retourne mourir au camp.

Son état était lamentable; il ne pouvait demeurer assis; ses reins étaient écorchés. La première nuit il coucha à Saint-Lô; la seconde, à Caen; la troisième, à Lisieux; la quatrième, à Bernay; la cinquième, à Évreux : il s'en venait ainsi, à petites journées, mourir.

A Évreux, il avait un ami, M. Boué de Villiers. Il le manda à l'hôtel où il était descendu. Ils passèrent la soirée ensemble, et comme M. Boué de Villiers lui reprochait l'imprudence qui le faisait voyager en si piteux état, le poëte lui apprit ce qui, plus que tout autre motif peut-être, le ramenait à Paris. Il savait qu'on allait proclamer les prix de l'Académie; il avait touché, par avance, la somme qui s'appliquait à l'un d'eux, et il voulait arriver le

jour où son nom serait prononcé par la voix autorisée en ces sortes de solennités littéraires.

Le lendemain, 22 juillet, dans la matinée, il quitta Évreux et son ami qui, la veille, avait écrit en son nom au docteur Lailler pour réclamer un lit à la Charité.

Nous ne savons pas d'histoire plus poignante que celle des quelques journées qui suivirent.

VII

Les jeunes hommes et les jeunes femmes voués au sacrifice par les religions antiques marchaient à l'autel couronnés de fleurs, puis le trépas les couronnait une seconde fois : Armand Le Bailly, lui aussi, venait chercher deux couronnes ; il n'en eut qu'une : la Mort !

Quand le train arriva, la nuit commençait. Le poëte prit une voiture et se fit conduire au numéro 14 de la rue des Prêtres-Saint-Germain-

l'Auxerrois, chez Mme Bachelin, qui se montra toujours pour Le Bailly pleine de bonté, de soins et d'égards, et qui, dans cette circonstance, lui fit un accueil tout maternel : quant à lui, au milieu de ces témoignages d'affection, son idée était fixe. Il demanda les journaux du soir, pressé qu'il était d'y voir briller son nom parmi ceux des lauréats de l'Académie, la séance ayant eu lieu le matin. Hélas ! Mme Bachelin ignorait la belle supercherie de M. Legouvé ! Un commis de la maison alla chercher trois, quatre journaux. Le nom du poëte ne figurait sur aucun, et les noms des vainqueurs se lisaient sur tous. Alors il comprit ! Sa déception fut cruelle ; il laissa là une pêche au vin qu'on lui avait servie, fut pris d'une quinte de toux terrible et voulut absolument partir pour la Charité. On essaya en vain de le retenir. M. Bachelin prit une voiture, et emmena le poitrinaire. L'heure était passée où l'on reçoit de nouveaux malades dans les hôpitaux. M. Bachelin, après s'être adressé vainement aux concierges empêchés par les règlements, se fit conduire auprès des internes de garde :

« Vous nous amenez un cadavre, dit l'un des étudiants à l'éditeur ; il est probable que ce jeune homme ne passera pas la nuit. »

On le reçut pourtant.

Mais il ne devait trouver de repos que dans la tombe. Son âme exaltée par la fièvre, par les regrets, par les sourdes terreurs du trépas, était dans un perpétuel émoi.

A la Charité, il retrouva ces frayeurs qui l'avaient poursuivi de Vincennes à Saint-Louis, de Saint-Louis à Gavray, de Gavray à Coutances, pour le ramener à Paris. Il se leva et retourna demander un lit à Saint-Louis. Nous avons déjà dit qu'il fuyait la mort.

A Saint-Louis il ne resta pas davantage. A peine était-il installé, qu'il voulut partir ; on le laissa faire et il s'en alla, sans savoir où. Ce fut une terrible journée. Il s'éloignait lentement de l'hôpital, marchant au hasard, devant lui. Sur sa tête le ciel était brillant et bleu, au loin bourdonnait la grande ville qu'il avait tant aimée. Soudain il hèle une voiture, y monte et dit au cocher de le conduire n'importe

où, par les rues, par les boulevards, au Bois, à travers Paris. Course poignante et vraiment fantastique! Pâle, défait, presque mort, tout le jour il passa au milieu de ce monde si vivant et qu'il allait quitter. Il regarda tout, envia tout, les ouvriers penchés sur leur besogne, soumis à la loi de la nécessité et du travail, heureux pourtant ; les hommes affairés, à l'œil métallique, fiévreux, courant à leurs intérêts et à leurs passions ; il rencontra des femmes superbes, élégantes, le sourire aux lèvres, parfumées comme des fleurs ; il vit passer des écrivains, des artistes ayant la santé, la jeunesse et la gloire : oh! qu'elles furent amères les tristesses irremédiables qu'il dévora pendant cette promenade échevelée !

Vers le soir, il se présenta de nouveau chez Mme Bachelin qui lui fit le même et bienveillant accueil. Il dit qu'il serait heureux d'entrer à l'hôpital Necker. M. Bachelin s'entremit, et il fut fait selon son désir. Dans les premiers jours d'août, la porte de la triste maison s'ouvrit devant le pauvre poëte et se referma sur lui pour toujours.

Épuisé, vaincu, il se coucha sur son lit d'emprunt.

Cette fois, il ne bougea plus !

VIII.

Je n'avais reçu aucunes nouvelles d'Armand Le Bailly depuis le soir où je lui avais dit adieu dans sa chambre du carrefour de l'Observatoire ; je ne savais ni où il était, ni s'il vivait encore, lorsqu'un de mes amis qui avait pour compatriote un interne à l'hôpital Necker, m'informa que l'auteur des *Chants du Capitole* s'y trouvait depuis trois semaines et que sa fin était proche. Je ne m'étonnai pas : je connaissais trop bien le caractère du poëte, sa répugnance à se montrer à ses anciens camarades dans sa triste situation, une sorte de fierté profonde qui faisait que la douleur et la mort étaient pour lui choses convenues, familières,

mais loin des regards de ceux qui l'avaient connu en des jours plus heureux. Le jeudi, 1er septembre, je me rendis à l'hôpital et me présentai d'abord au bureau de l'économat. Là, j'appris la position définitivement désespérée de Le Bailly; j'appris aussi que MM. Legouvé, Louis Ratisbonne, Arsène Houssaye, l'avaient visité souvent, qu'il s'était préparé à mourir et qu'il avait fait son testament [1] en faveur de M. Louis Ratisbonne : « Je veux vous donner un témoignage d'estime, dit Charlotte Corday au peintre Haner; je dois quelque chose à la concierge de la prison, je vous charge d'acquitter ma dette. »

Il avait également pris ses mesures pour être enterré dans son pays natal. Avare des quelques louis qui lui restaient, afin qu'ils lui payassent une tombe, il avait écrit à M. Paing, son notaire de Gavray, un homme qui lui était particulièrement cher :

« Je sens que je vais mourir. Achetez-moi un terrain perpétuel dans le cimetière de notre

1. Voir à l'appendice la reproduction de ce testament. C'est une page effrayante comme un autographe de la Mort.

village. Je n'ai rien possédé de mon vivant, qu'au moins je sois propriétaire après ma mort. »

J'entrai dans la longue salle commune, précédé d'une religieuse, et m'arrêtai avec elle au pied du lit où je lus ces mots que j'avais vus bien des fois et en bien des endroits déjà, inscrits dans leur cadre funèbre : « *Armand Le Bailly, ouvrier typographe,* » et, au-dessous : « *Phthisie pulmonaire.* »

Je pénétrai dans la ruelle. Le poëte ouvrit les yeux et parut à la fois satisfait et contrarié :

« Pourquoi est-tu venu ? me dit-il d'une voix éteinte. C'est à dessein que je ne t'ai pas fait écrire. Je ne suis plus de ce monde ; tu le vois, je suis un objet de pitié ; je ne parle plus, je ne pense plus. Mais cela ne durera pas longtemps, Dieu merci ! »

Je m'assis ; sa voix se ranima. Il me raconta en quelques mots son triste voyage en Normandie, ses douleurs, ses dégoûts de la vie. Il avait parcouru quelques pages d'une récente brochure de Fernand Desnoyers, *Une journée de Pick de l'Isère,* et avait été péniblement affecté en lisant des passages tels que celui-ci :

« Depuis ce soir-là, Le Bailly devint son protégé. Un instant, l'imberbe rimeur songea, dans son intérêt, à devenir « jeune malade à pas « lents ». Il imita si bien l'élégiaque phthisique de feu Millevoye, les mélancoliques d'Hégésippe Moreau et autres, que le poumon s'engorgea. »

« C'était sur le lit d'hôpital qu'Armand Le Bailly lisait ces paroles charitables, dit Arsène Houssaye, et il s'écriait : « Je n'ai pas « la force de répondre à ces folliculaires : puisse « le scalpel ami de M. le docteur Lailler ne « pas le faire pour moi ! »

Bientôt le poëte ferma les yeux et cessa de parler. La respiration sortait avec bruit, courte, caverneuse, de sa poitrine où il n'y avait plus de poumons; des plaintes, d'un accent doux comme la voix d'un enfant, s'échappaient par instants de ses lèvres pâlies et brûlées par la fièvre. Les draps, qui s'affaissaient à plis nombreux sur ses membres immobiles, indiquaient à peine en les moulant la frêle ébauche de son corps ruiné; on eût pu croire le lit vide. Le malade penchait la tête, un peu à gauche, sur l'oreiller; ses grands cheveux blonds et fauves

encadraient au hasard ses traits amaigris, réguliers et blancs comme les rideaux du lit. La pensée errait encore sur cette figure mourante, bien que le poëte tînt ses paupières abaissées sur ses beaux yeux bleus et vagues. Alors, songeant à sa vie, je fus saisi de respect, car c'était un opiniâtre et rude lutteur que ce jeune homme qui gisait là, étendu devant moi et vaincu à jamais; et c'était un esprit fier, voué aux belles choses et intrépide que celui qui brûlait encore dans cette enveloppe misérable et allait s'évanouir.

Je restai longtemps près du poëte absorbé dans le silence de la douleur, puis je me retirai en lui disant que je ne tarderais pas à revenir. Il me tendit la main sans ouvrir les yeux et me répondit : « Au revoir ! »

Je ne l'ai pas revu.

IX

Armand Le Bailly mourut à l'hôpital Necker, le 4 septembre 1864, à 5 heures du soir, âgé de vingt-six ans et quatre mois. Le 7, on procéda à l'inhumation. L'office fut dit dans la chapelle de l'hospice en présence de MM. Louis Ratisbonne, Albéric Second, Georges Staal, Saurin et Bonaventure. MM. Ernest Legouvé et Arsène Houssaye étaient absents de Paris, les journaux n'avaient pas été prévenus à temps, si ce n'est le journal des *Débats :* de là cette assistance si peu nombreuse.

Le corps fut déposé provisoirement au cimetière Montparnasse. Deux jours plus tard, alors que des arrangements eurent été pris avec la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest et l'Administration des pompes funèbres, par les soins et aux frais de MM. Louis Ratisbonne et

Saurin, dont la conduite en ces circonstances fut admirable, le cercueil fut transporté à la gare Saint-Lazare, et il roula, à la garde de Dieu, vers le pays.

Le clergé de Gavray vint à la rencontre du poëte défunt; on le déposa quelques instants dans l'église où tout enfant il était venu prier, puis on le conduisit au cimetière. Toutes les personnes marquantes de la localité suivaient la bière; des professeurs, des élèves de l'École polytechnique, des étudiants, alors en vacances, étaient venus des environs augmenter le convoi.

Armand Le Bailly repose en paix dans l'argile où ses pères, moins tourmentés que lui dans leur vie ignorée, sont étendus, la face tournée vers le ciel. Il n'a point voulu laisser son corps aux cimetières de Paris; enfant des vallées vertes et des collines normandes, il eût mal dormi dans ces enclos arides et blancs où l'espace est parcimonieusement mesuré aux morts, et d'où sortent plus de pierres tombales que de brins d'herbe. Là-bas, du moins, au milieu de tout ce qu'il aima, non, vraiment,

il ne souffre plus. A l'aube, l'alouette chante, et le soir, au temps heureux de la moisson, le vieux bourg retentit du bruit clair des attelages et du chant des travailleurs. Tout près, les eaux de la Sienne coulent et murmurent, de concert avec les joncs, les iris jaunes et les roseaux. Hautes et remuées par la brise, autour de la tombe croissent et frissonnent de grandes herbes fleuries de boutons d'or; le ciel est vaste; dans l'air plane le silence, et sur le front assoupi du poëte éternellement soupire le feuillage des pommiers!

Et maintenant, adieu! pauvre ami. Nous avons mené à sa fin ce travail pendant lequel nos pensées ont veillé bien des soirs avec ton souvenir. Nous avons voulu qu'il fût un enseignement à ceux qui sauraient l'y découvrir, une réparation à ta mémoire souvent calomniée par ceux qui t'ont mal connu, un hommage à tes bienfaiteurs, une amicale promenade semée de stations douloureuses, faite avec toi dans le passé. Nous avons raconté tes souffrances, ta

lutte acharnée contre la misère et la mort qui seule t'a vaincu. Saisi par la maladie et le trépas, à l'âge où l'âme de l'artiste, éprise d'inconnu, va sur l'aile folle de toutes les rêveries et se déplaît en ces méditations fixes, vraies mères de la création, tu ne pouvais produire ces œuvres victorieuses qui demandent un corps qu'on oublie dans le bien-être de la santé, une tête sans fièvre et sans douleurs où la pensée réside fraîche et limpide, comme un rayon dans un verre plein d'eau. Nous n'avons point fait de toi un homme sans défaut. Nous avons su tout ce que te reprochent tes ennemis, tes amis même, et pas toujours sans raison ; nous ne l'avons pas dissimulé. Pauvre, chétif, malade et forcé de marcher jusqu'à la mort en de rudes chemins, tu buttas parfois. Mais que ceux-là te jettent la première pierre, qui ont autant souffert que toi !

FIN.

& [illegible]
[illegible] Dear
/ I [illegible]

ARISTIDE ET CHARLES FRÉMINE

Armand Le Bailly

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

LOUIS RATISBONNE

..... *Ibi tu calentem*
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici.

(HORACE.)



PARIS
LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1877

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, PARIS

EXTRAIT DU CATALOGUE

AICARD (JEAN). — *LA CHANSON DE L'ENFANT*. 1 beau vol. in-18 soleil. . . . . 4 »

Aux mères : Les Berceaux, figures d'enfants.

Aux enfants : Impressions d'enfants, Souvenirs. — La Légende enfantine — Aux enfants de France.

Ouvrage couronné par l'Académie française, *prix Montyon*, et par la Société nationale d'encouragement au bien.

ALAUX (J.-E.) *ÉTUDES ESTHÉTIQUES*. L'Art dramatique. — La Poésie — L'Esprit de la France dans sa littérature, 1 vol. in-18 jésus. . . . 3 »

ARNOULD (ARTHUR). — *BÉRANGER*, ses amis, ses ennemis et ses critiques. 2 vol. in-18 . . . . 7 »

— *BÉRANGER ET LAMENNAIS*. Correspondance, Entretiens et Souvenirs. 1 vol. in-18. . . . . 3 »

BOUCHER (LÉON). — *WILLIAM COWPER*; sa Correspondance et ses Poésies, 1 fort vol. in-18 . . . . 4 »

CATULLE MENDÈS. *POÉSIES*. 1 magnifique vol. gr. in-8, titre rouge et noir, avec portrait de l'auteur, à la pointe sèche . . . . 10 »

Il a été tiré de ce livre quelques exemplaires sur papier de Hollande.

LAYA (ALEXANDRE). — *LE FAUST DE GŒTHE*. Traduit en vers français. 1 vol. in-8. . . . . 6 »

LEFÈVRE (ANDRÉ). — *DE LA NATURE DES CHOSES* (*De rerum natura*), par Lucrèce (*Titus Lucretius Carus*). Traduction complète en vers français, avec une préface et des sommaires. 1 beau vol. in-8 cavalier. . . . . 8 »

Après réimposition, il a été tiré 25 exemplaires numérotés et paraphés par les éditeurs sur papier de Hollande format raisin. Prix. . . . . 25 »

MARC-MONNIER. — *LE FAUST DE GŒTHE*, traduit en vers français, 1 beau vol. in-8, tiré à 500 exemplaires sur papier de Hollande. . 12 »

— *GENÈVE et ses POÈTES* du XVI[e] siècle à nos jours. 1 f. vol. in-8 7 50

— *LE ROLAND DE L'ARIOSTE*, raconté en vers français, 1 vol. in-18 soleil, imprimé chez Claye. . . . . 3 »

MONOD (GABRIEL). — *JULES MICHELET*, avec un portrait à l'eau-forte par Boilvin et un sonnet par Lafenestre. 1 beau volume in-18 papier teinté. . . . . 3 »

PICTET (ADOLPHE). — *DU BEAU DANS LA NATURE, L'ART ET LA POÉSIE*. Études esthétiques. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

PIEDAGNEL (A). — *JULES JANIN*. Nouvelle édition, très-augmentée, avec une biographie, un portrait à l'eau-forte par BOILVIN, et un fac-simile d'autographe. 1 beau vol. in-18, sur pap. teinté, en-têtes et culs-de-lampe, fers spéciaux. Prix. . . . . 5 »

RAMBERT. — *ALEXANDRE VINET*, sa vie et ses ouvrages, 2 vol in-18 6 »

— *ALEXANDRE VINET*, d'après ses poésies. Étude par le même auteur 1 vol in-18. . . . . 3 50

RATISBONNE (LOUIS). *LES PETITS HOMMES*. Un bel album in-4° illustré de 26 vignettes par ED. DE BEAUMONT, relié toile, tranches dorées . 6 »

— *LES PETITES FEMMES*. Un bel album in-4° illustré de 26 vignettes par ED. DE BEAUMONT, relié toile, tranches dorées . . . . 6 »

SAYOUS. — *HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE* à l'étranger, depuis le commencement du XVII[e] siècle. 2 vol. in-8. . . . . 12 »

Ouvrage couronné par l'Académie française

STAPFER (PAUL). — *CAUSERIES PARISIENNES*. 2[e] édition : La Critique littéraire. — La Grammaire de Hauteville-House. — Victor Hugo et ses incarnations dans l'histoire. — Rabelais. — Le Goût. — La Perfection de Victor Hugo. — Les Aristocrates. — Courier. — La Correspondance littéraire de Béranger. — Sermon sur le style. — François Bacon de Verulam. — La Sagesse des anciens. — 1 vol in-18. . . . . 3 50

SCHURÉ (ÉDOUARD). — *HISTOIRE DU LIED*, ou la Chanson populaire en Allemagne, avec une centaine de traductions en vers et sept mélodies, 2[e] édition augmentée d'une préface. 1 fort vol. in-18 . . . . 3 50

— *LES CHANTS DE LA MONTAGNE*, *Poésies*. I. En plaine. — II. Par monts et par vaux. — III. Ballades. — IV. Sur la montagne. — V. Vers les cimes. 1 beau volume in-18 soleil avec en-têtes et culs-de-lampe, fers spéciaux. Prix . . . . 3 »

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît. [illegible]

